



EDOUARD QUEMPEL

Emilie

Croyante et communiste

EDOUARD QUEMPEL

Don Marie mes mes les
sœurs.

Les

Brigitte en la A. 2 2008

Emilie

Croyante et communiste

Préface

En décidant d'écrire une biographie d'Emilie, « sage femme » bénévole, croyante et communiste, Edouard Quemper poursuit à sa façon son travail de mémoire en n'excluant de son inventaire aucune parcelle de sa vie et aucune des personnes qu'il a connues.

Ce retour à l'Ile Grande aux périodes de la plus tendre enfance de l'auteur, ne le conduit ni à verser dans la nostalgie ni à sombrer dans la tentation d'une apologie du « bon vieux temps ».

En choisissant de parler d'Emilie, qui n'imaginait sûrement pas que son nom passerait un jour à la postérité par le truchement d'un livre qui lui serait dédié, Edouard Quemper continue à tisser son oeuvre militante, faisant toujours des femmes et des hommes du peuple les personnages principaux de ses récits. En se référant cette fois ci à une femme dont l'engagement quotidien était aussi d'aider à donner la vie et de « servir son prochain », une étape nouvelle est franchie dans la recherche des ressorts et des motivations qui conduisent l'être humain à s'engager pour la construction d'un monde meilleur.

Le récit, dans lequel se mêlent et s'entrecroisent la

narration du quotidien et la réflexion spontanée sur un sujet quelque peu éloigné de l'histoire initiale, pointe aussi des questions fondamentales exprimées dans des termes populaires, souvent formulés avec humour et spontanéité.

Certes, dans les pages qui vont suivre, nous trouverons moins de références bibliques que des citations de Marx et Engels, avec toujours en toile de fond cette éternelle quête du bonheur.

Le parti pris de l'auteur ne parvient pas à se dissimuler sous l'écriture, pas plus que son tempérament frondeur en recherche permanente de confrontation et d'adversité pacifique !

Les jugements sur certains groupes sociaux ou les appréciations portées sur telles ou telles catégories religieuses, philosophiques ou politiques apparaissent comme une manière de valider le parcours d'un homme qui ne regrette rien et nous dit à sa façon que « si c'était à refaire, il referait le chemin ».

Mais cette narration présente sûrement la particularité de poser plus de questions qu'elle n'apporte de réponses définitives. On y découvrira surtout la solidarité et l'hymne à la générosité, portés par les gens du peuple qui conjuguent dans une même harmonie la sincérité de leur engagement au service d'autrui, le travail et une éthique de vie dont le fondement culturel trouve ici sa source dans l'éducation chrétienne.

Au détour de ce voyage à l'île Grande au début du siècle passé, Edouard Quemper nous apporte une fois

de plus une bouffée d'air pur venue du grand large, moins pour nous bercer de souvenirs que pour nous inviter à la réflexion.

Le cheminement est audacieux, corrosif, parfois surprenant et même contestable sous certains aspects ; n'est-ce pas là le meilleur éloge du droit et de la possibilité pour chacun d'accéder au récit, soit pour en être l'auteur, le narrateur ou le lecteur ?

Gérard LAHELLEC

Avant-Propos

Il m'arrive souvent de m'endormir en regardant la télévision et lorsque je rejoins le lit conjugal, le sommeil m'abandonne pour une ou plusieurs heures, quelquefois même, pour toute une nuit.

Alors, je me dis que si j'avais vingt ans de moins, en caressant la cuisse chaude de la belle qui dort à mes côtés, l'excitation et le plaisir viendraient mais aussi la fatigue et le sommeil. Et ainsi, la nuit me permettrait de récupérer les forces abandonnées pendant un court instant de bonheur.

Mais on ne peut pas être et avoir été, c'est la loi de la nature. Il y a un temps pour tout. Ainsi, va la vie et dans ce domaine, on ne la changera pas...

Certes, les progrès des sciences et de la médecine pourront sans doute améliorer la chose, cela s'est

déjà fait mais à mon âge, il n'y a plus d'espoir, c'est fini .

Je sais qu'en lisant cette première page, Louise va me faire la tête. Alors, je lui dirai : « C'est y vrai ou c'est y pas vrai et si c'est vrai, il faut le dire en vrai. »

Il n'y a pas de honte à dire tout haut les belles heures d'un bonheur vécu. Les nuits sans sommeil, il m'arrive de rêver. J'ai d'ailleurs toujours rêvé à un monde meilleur, plus humain et plus juste , à un monde de justice sociale, de liberté et de paix.

Je me révolte à l'idée qu'au siècle de l'abondance que nous vivons, des milliers d'enfants, de femmes et d'hommes puissent encore mourir de faim.

Je me révolte à l'idée que des guerres puissent encore exister au siècle de l'intelligence, du savoir et du progrès pour satisfaire des intérêts économiques et pour imposer la domination d'un pays sur un autre.

Par les nuits sans sommeil, il m'arrive aussi de penser à des êtres chers qui ont marqué ma vie. Depuis quelques nuits, le visage d'Emilie ne me quitte plus. Aussi, pour lui rendre hommage, j'ai

pris la décision d'écrire ce livre qui portera son prénom.

Certes, il ne lui sera pas entièrement consacré mais elle sera néanmoins présente du début à la fin.

Ce livre, j'avais commencé à l'écrire le 17 janvier 2005, le jour et à l'heure de mes quatre vingts ans. Puis, j'avais posé la plume, et plus rien pendant une année.

Ce n'est que le 12 février 2006, que je me suis remis sur l'ouvrage avec cette fois la ferme intention d'aller jusqu'au bout.

Edouard Quemper

Emilie, elle avait su concilier sa foi chrétienne et son appartenance au Parti Communiste Français.

C'était une grande dame de l'Ile Grande.

Je vais vous la faire connaître.

Edouard Quemper

Emilie

Milie, je la connais depuis ma naissance, mais il y a déjà quatre vingts ans aujourd'hui même, que cette belle et grande dame, alors sage-femme sans diplôme, aida ma mère, Célestine Pincemin à me mettre au monde dans la maison de tante Gilles à l'Ile Grande.

Que le temps passe vite sur cette terre !

La date de ma naissance n'a pas marqué l'histoire de mon pays à l'exception bien sûr de mon arrivée dans le monde des vivants.

Mais, pour les cheminots ce fut une date importante. En effet, ce jour là Monsieur Peytrat, ministre des Travaux Publics, faisait signer un décret relatif à l'application de la durée de la journée de travail à 8 heures dans les réseaux de chemins de fer.

Il n'est pas inutile de rappeler que les gars de la S.N.C.F ont toujours été à la pointe du combat pour le progrès social.

Mais revenons-en à Emilie, et à ce propos il n'est pas inutile de rappeler que de nombreux articles de journaux ont évoqué son souvenir comme par exemple le « Trégor », « le Télégramme » ou encore dans le journal des communistes de Pleumeur-Bodou « Pleumeur Gwechal » mais aussi, dans « Ouest-matin », quotidien régional démocratique né de la Résistance (et qui cessera de paraître en 1956).

Dans le livre « Trégor , mémoire vivante » édité par la revue de la Fédération Trégor Patrimoine, Claude Berger et Yves Jouan lui ont consacré un chapitre élogieux sous le titre « les accoucheuses de l'Île Grande »

Quant à Thierry Compain, il en a fait un excellent film intitulé « Milie ou la terre natale »

Mais qui donc était ce personnage ?

Emilie est née le 1^{er} Novembre 1881 à Ploubazlanec, dans cette belle commune du canton de Paimpol, devenue célèbre par la belle chanson de François Budet « Loguivy de la mer » que tous les bretons fredonnent.

J'ai connu, l'un de ses maires, Marcel Le Guyader, pour l'avoir fréquenté pendant de nombreuses années sur les bancs du Conseil Général des Côtes du Nord.

C'était un militant socialiste, généreux et courageux, il était devenu un homme public respecté malgré son handicap de langage.

C'était aussi un ami de Marcel Cachin et de Joliot Curie.

C'est dans le village de l'Arcouest que je fis la connaissance du grand savant. J'étais allé le voir avec mon frère Pierrot pour lui demander de venir présider la fête de section communiste à Penvern le 15 août, le jour du pardon de la Clarté.

A quelques kilomètres l'une de l'autre se tenait la fête des croyants et celle de ceux qui ne l'étaient pas. Mais la date du 15 août ne fut pas choisie par esprit de concurrence.

Joliot avait presque accepté de venir le 15 août à notre fête et d'y prononcer un discours. Mais lorsque sa fille arriva, elle le lui interdit avec fermeté, non pas pour des raisons politiques mais pour des raisons de santé ; elle avait raison car il était déjà très malade.

J'ai gardé de cette rencontre, un souvenir inoubliable, le personnage m'avait marqué par sa simplicité et sa gentillesse.

C'est Marcel Cachin qui vint quelques années plus tard présider la fête.

Emilie, qui était assise à ses côtés pendant le repas, était heureuse de faire un peu plus connaissance avec lui. C'était aussi un personnage d'une grande bonté. Je l'ai bien connu. Tous les ans, il m'invitait à passer une journée chez lui dans sa petite maison de Lancerf en Plourivo où il venait l'été passer un mois de vacances.

J'étais souvent accompagné de Fanch Fégar, secrétaire de la section communiste de Paimpol et quelquefois de Louis Le Bon, mareyeur à St-Brieuc. C'est lui, avec sa vieille voiture, qui transporta Marcel Cachin clandestinement pendant l'Occupation à la gare de Chatelaudren prendre le train pour Paris afin d'échapper à la police allemande.

Les journées étaient très courtes chez Marcel, il avait toujours des choses intéressantes à nous raconter.

Je me souviens aussi que le père Cachin était fier de son cidre que fabriquait Marcel Gelgon qu'il appelait « Tonton », bien que plus jeune que lui.

Je ne sais pourquoi j'évoque ces souvenirs en parlant d'Emilie, peut-être est ce parce que ces personnages respiraient la bonté comme elle.

Mais pour bien comprendre ce que fut Milie, il est bon de rappeler le souvenir de sa mère.

A ce propos, dans le « Trégor, Mémoire vivante » Claude Berger et Y. Jouan ont raconté l'histoire des accoucheuses de l'Ile Grande. C'est ainsi que l'on appelait Emilie et sa mère Madame Blanc qui « pendant 70 ans furent la providence des Ile Grandais ».

La maman d'Emilie, Jeanne-Marie Blanc était née en 1847, elle était la veuve d'un douanier, Alexandre-Louis Le Blanc, né à Binic le 10 Novembre 1851 et qui périt en mer, noyé à l'Ile Grande le 15 décembre 1890.

A cette époque, elle vivait dans une petite maison de cette presque île et touchait pour élever ses quatre enfants Alexandre, Marie-Yvonne, Marguerite-Emilie et Sébastien, une petite pension de 270F et 72F pour la location de son bureau de tabac de Binic.

J'ai lu aussi dans le chapitre 5 du même ouvrage qu'en 1902, elle n'a plus qu'un seul enfant à sa charge et qu'elle emploie le « surplus » de ses revenus (90 centimes par jour) à secourir les malades de l'Ile.

Elle est d'un grand dévouement, elle va de chaumière en chaumière soigner les malades.

A ce moment-là, les épidémies du croup, de la variole, de la rougeole, de la fièvre typhoïde étaient fréquentes et souvent mortelles.

Madame Blanc était la bonne à tout faire. Elle faisait l'infirmière, la garde-malade, l'accoucheuse et même aussi le médecin.

En ces temps-là, il n'y avait pas de médecins sur l'île. Il fallait qu'ils viennent de Lannion ou de Perros-Guirec et encore il fallait attendre que la mer soit basse.

La maman d'Emilie était une véritable mère pour les habitants de l'île.

Elle était même, paraît-il, la seule capable avec le curé, de séparer les hommes et peut-être les femmes qui se querellaient.

Son dévouement et sa bonté - mais l'un ne va pas sans l'autre - étaient connus de tous. C'est sans doute à cause de cela que plus de 300 personnes de l'île Grande adressèrent une demande à l'Académie Française pour que le Prix de Vertu lui soit décerné.

Dans ce texte, il était dit que « le Prix de Vertu que vous décernerez à Madame Blanc, ne sera jamais assez beau pour qu'il soit à la hauteur de son dévouement ».

Elle a obtenu le prix Montyon en 1894 qui lui fut décerné par Henry Houssaye de l'Académie Française. Elle mourut le 28 Septembre 1918. La population de

l'île Grande fit graver sur sa tombe : « Les habitants de l'île Grande reconnaissants ».

Sa fille, Marguerite-Emilie Le Blanc, vint au monde le 1er Novembre 1881 à Ploubazlanec comme je l'ai déjà dit tout à l'heure. On peut dire sans se tromper qu'elle a hérité des qualités de cœur et de dévouement de sa mère.

Elle a continué son œuvre avec la même passion que celle qui l'avait mise au monde.

Mais Emilie ce n'était pas seulement du dévouement mais aussi de l'intelligence. Elle avait obtenu brillamment son Certificat d'Etudes et, si elle en avait eu les moyens, elle aurait pu faire des études de médecine et devenir un bon docteur.

Le 25 Mai 1898, elle se marie à Pleumeur-Bodou, elle n'a que 16 ans, son époux 19 ans.

On m'a dit qu'Emilie n'aimait pas qu'on l'appelle Marguerite qui était pourtant son premier prénom, je ne sais pas pourquoi mais c'est étonnant de sa part, d'autant plus qu'elle adorait les fleurs.

Lors de leur mariage, Emilie et Louis-Marie sont mineurs. Comme, elle a perdu son père il y a 8 ans, c'est « Maman Blanc », sa mère, qui déclare



Louis Le Loët, époux d'Emilie, disparu en mer le 21 décembre 1914

consentir au mariage de sa fille, de même que les parents de Louis-Marie.

Ce couple aura cinq enfants entre 1901 et 1911 (Louis, Charles, Jean, Paul et Marie).

Milie avait l'habitude de noter sur un cahier ses pensées. C'était un journal personnel qu'elle a confié à l'une de ses petites filles avant de mourir.

Dans ce journal on y trouve beaucoup de choses. Par exemple : « Jour du départ de mon pauvre Louis pour se rendre à Ténès. Hélas ! il n'y est pas arrivé et voilà bientôt trois mois qu'il est parti. Je suis bien malheureuse, les jours se succèdent et ma douleur, au lieu de se calmer n'a fait que s'aggraver, je me sens si seule. Mon dieu ! aidez-moi ou jamais je ne pourrai me résigner.

Le 23 Mai 1915, j'ai reçu sa dernière lettre. Où est-il mon pauvre chéri ?

C'est ce que je me demande du matin au soir et en me réveillant la nuit.

Ah ! quelle vie ! »

Louis ne revint pas, son navire a coulé et il est décédé le 21 décembre 1914.

Dans l'extrait d'état civil d'Alger en date du 20 Octobre 1916, on peut lire : « Le Loët Louis-Marie, appartenant à l'équipage comme capitaine du Brink Goëlette « Jean-Pierre » dont le port d'armement était à Alger, a disparu en pleine mer le 21 Décembre 1914 et a trouvé la mort dans les eaux. »

La vie continue pour Emilie avec de nouvelles difficultés. Elle est veuve à 33 ans avec quatre enfants

à élever. Son aîné Louis n'a que 13 ans. Il entre à l'école des mousses à Brest.



*Emilie dans son jardin avec son petit fils,
Loulou, dans ses bras.*

Elle habite dans la modeste maison aux tuiles rouges de sa mère. Son jardin est beau avec des fleurs de toutes les couleurs dont certaines sont sauvages, c'est avec ces fleurs qu'Emilie confectionne un bouquet blanc pour offrir aux jeunes mariés et une couronne pour les décès.

Elle devient alors accoucheuse comme sa mère. Dès 1927 elle inscrit sur un cahier ses comptes, ses remarques, les dates des enfants mis au monde.

En jetant un coup d'œil sur ces pages, on peut lire avec émotion : « Manque le docteur », « Edouard est mort », « Mort-né à cinq mois », « garçon pied bot », « 7 h du matin, mort », mais il y a aussi des nouvelles réjouissantes : mariage d'un tel ou baptême de tel autre.

Milie porte toujours sur les fonds baptismaux l'enfant qui vient de naître.

Ce fut sans doute mon cas mais je ne m'en souviens plus... Elle reçoit quelquefois un petit cadeau du parrain et de la marraine mais si c'est trop, elle refuse.

Sur son carnet, elle note scrupuleusement les vaccins « à 1 an, 3 ans, 7 ans ». Elle travaille beaucoup avec le Docteur Royer de Trébeurden.

En 1966, elle arrête son activité d'accoucheuse. Elle s'occupe, avec beaucoup d'amour, de ses petits et arrière petits enfants. Elle leur raconte des histoires et chante.

J'allais oublier... je me souviens aussi que tous les ans à Noël, elle préparait une crèche avec le petit Jésus et de nombreux animaux. Les enfants de l'Ile Grande défilaient chez elle, j'étais de ceux-là.

Si Emilie fut une grand-mère exceptionnelle, elle le fut aussi pour tous les autres enfants de l'Ile.

Mais elle ne fut pas seulement une gentille grand-mère, c'était aussi une femme de caractère. Je me rappelle qu'elle ne supportait pas que le curé pendant l'Occupation critique les communistes. Il est vrai qu'il était Pétainiste mais il n'alla pas, à ma connaissance, jusqu'à dénoncer des Résistants.

Et, nous voici à la Libération ! Le Parti Communiste sort de la clandestinité avec une influence considérablement renforcée. Emilie vient le rejoindre, elle « change de bord » comme l'écrit « Le Trégor-Mémoire vivante ». Elle le fait pour aider les pauvres et pour mieux servir l'idéal de toute une vie, un idéal de justice, de liberté et de paix.

Plus tard, après la deuxième guerre mondiale, c'était en 1950, mais c'était à nouveau la guerre.



*Emilie en 1949 à une fête de la Paix
à Plougrescant avec Marcel Cachin*

La France n'était plus occupée par l'armée allemande mais c'était elle qui était l'agresseur, elle faisait la guerre en Indochine contre un peuple qui se voulait libre et indépendant.

Il se battait pour les mêmes raisons que le peuple français s'était battu pour chasser l'envahisseur nazi.

En France, des hommes et des femmes se levèrent pour protester contre cette sale guerre qui déshonorait notre pays.

C'est ainsi qu'Henri Martin, Raymonde Dien et les douze combattants de la paix de St Brieuc furent

emprisonnés pendant de longs mois pour « atteinte à la sécurité extérieure de l'Etat ». Je fis ainsi la connaissance du bel hôtel de la prison de la Santé où je fis un agréable séjour avec les puces, les punaises et les rats. J'ai raconté cet épisode de la lutte contre les guerres coloniales dans les Côtes-du-Nord dans « Prison pour une belle Marseillaise ».

Puis un jour, à ma grande surprise, Emilie arrive me voir en m'apportant un peu du soleil de la liberté et de l'air parfumé de l'Ile Grande.

Cette visite n'était pas prévue au programme de la journée d'autant plus que seuls les parents très proches avaient droit à une visite par mois.

J'étais bien sûr heureux de voir Emilie et je lui demandais à travers les barreaux comment elle avait réussi à obtenir cette visite. Elle me répondit avec un petit air malicieux : « Je me suis fait passer pour ta grand-mère ».

Elle était fière du bon coup joué à René Pléven, ministre de la Défense Nationale ou plutôt de la guerre qui devint quelques années plus tard le « héros » de Dien Bien Phu.

Jeannine, la petite fille d'Emilie, m'a raconté depuis qu'elles avaient dû faire plusieurs demandes avant de

réussir. C'est d'ailleurs, grâce à un gardien qui avait dit : « Faites-vous passer pour sa grand-mère , ça réussira peut-être ». Effectivement ça avait marché.

Emilie revint une nouvelle fois à Paris au Tribunal Militaire comme témoin de moralité à notre procès. Son activité était débordante, elle était présente à toutes les manifestations pour la justice sociale, les libertés et la paix à Lannion, St Brieuc et ailleurs.



Une vue de la Petite-Roquette et l'entrée de la prison de la Santé où furent emprisonnés les combattants de la Paix de Saint-Brieuc

Je la revois encore dans les rues de St Brieuc avec une pancarte autour du cou portant l'inscription « Rigway la peste » pour protester contre ce général américain qui préconisait l'utilisation de l'arme bactériologique.

Elle était là aussi pour la libération de Jacques Duclos, emprisonné à propos d'un soi-disant complot, le fameux complot des pigeons qui ridiculisa ses auteurs.

Emilie, était aussi une lectrice fidèle de « Ouest-matin ». Un jour, elle adresse une lettre à son directeur Henri Denis.

« Je vous adresse 21f en timbres poste pour aider « Ouest-Matin » à vivre. Je serai bien peinée si je ne l'avais plus car depuis qu'il est né, j'en suis une lectrice assidue et je l'aime beaucoup ».

« En même temps, ajoutait-elle, je vous joins mon bulletin d'opposition au réarmement allemand. Je suis restée seule à la fin de l'année 1914 avec quatre enfants, tous jeunes, mon mari ayant disparu en mer avec tout son équipage.

J'ai eu trois fils mobilisés à la dernière guerre. Je suis vieille et arrière grand-mère de quinze petits enfants. Ah non ! plus de guerre, qu'ils soient tous maudits ceux qui voudraient une abomination pareille ! »

Avant de terminer avec cette première partie du livre, je me permets d'évoquer aussi le souvenir d'une autre grande dame de Trébeurden puisqu'il s'agit de Mme Coadou Marie Blanc, sœur d'Emilie.

Dans son cœur, la religion catholique occupait une grande place, presque toute la place. Elle vivait en dehors du monde réel.

Sa vie, c'était l'église, rien que l'église. Comme Emilie, elle était aimée dans la paroisse, la preuve lui en a été donné le 24 avril par la foule qui l'accompagnait à sa dernière demeure.

ACCLAMATIONS, FLEURS ET CHANSONS... L'HUMANITÉ
LES PARISIENS 22 JANV 1951
*ont fait hier un triomphal
et chaleureux accueil
aux 12 de St-Brieuc*
qui passent cet après-midi devant le
Conseil de guerre du Cherche-Midi



Gare Montparnasse - La foule de Parisiens qui acclament les 12 qui arrivent pour le procès qui aura lieu le lendemain

LIBÉREZ LES DIX COMBATTANTS DE LA PAIX DE SAINT-BRIEUC

Mad. BARDELLI G. QUIGNARD Armande DANIEL Pierre DELOURNE Yvette HERVE Francis AUFFRET

Imposons de suite le régime politique

Exigeons leur libération, la cessation des poursuites

Georges FÉLIN Jean LE BARS Édouard QUEMPER Pierre MOISAN

Ces dix Briochins sont détenus au régime de droit commun depuis le 11 Mai 1950, sans encore être libérés, pour avoir manifesté leur volonté de Paix en chantant La Marseillaise au passage d'un train de matériel de guerre

J'ai lu dans un journal, sans doute « le Trégor », toute une page consacrée à ses obsèques et à ses mérites ; on pouvait y lire : « La bonne Mme Coadou, c'est ainsi que tout le monde la définissait, on la voyait aller à petits pas menus et rapides de la chapelle Christ à l'église du bourg très souvent dans la journée, et en tout cas, tous les matins, tous les midis et tous les soirs ».

On pourrait penser qu'elle était esclave de sa passion religieuse mais je ne le pense pas ; pour elle, c'était sans doute un devoir mais aussi un plaisir.

Le recteur de Trébeurden dans son éloge funèbre a souligné « son dévouement pour l'église paroissiale, au cours de trente années de sa vie, depuis 1929 où son

mari devenait sacristain et sonneur de cloches et elle chaisière jusqu'à ces dernières années » et il ajoutait : « Qui dira la fidélité, l'exactitude de l'un et de l'autre dans l'accomplissement de leur tâche ? ».

En 1954, ils furent décorés par Monseigneur Couépel, évêque de St Briec et de Tréguier, de la croix du Mérite Diocésain pour leur vingt cinq ans de service à l'église. Et le curé dira encore en rappelant ses dernières paroles : « Tu vois, disait-elle à une de ses filles quand elle eut la jambe cassée, le bon Dieu trouve que je n'ai pas encore assez souffert, il m'envoie encore cela ; que sa sainte volonté soit faite !

A première vue et sans réfléchir, on peut considérer cette réaction d'une mourante comme le résultat d'une bonne et belle éducation religieuse.

Mais quels dégâts peuvent provoquer dans les têtes une telle conception de la Vie ? En plaçant la pensée avant la matière , on arrive à tout attendre et à tout accepter.

Ce n'est pas parce que la bonne Mme Coadou s'est blessée qu'elle a mal, qu'elle souffre dans sa chair mais parce que Dieu l'a punie de ses péchés.

Sa croyance en Dieu l'aveuglait et l'empêchait sans doute de raisonner.

Toutes les souffrances, tous les malheurs de la terre, elle les acceptait comme une juste punition du Seigneur.

Les deux sœurs, si elles croyaient en l'existence de Dieu, étaient bien différentes.

L'une vivait en dehors de l'existence du réel, du mouvement de la société, cultivait le fatalisme et ne pouvait plus raisonner, puisque tout ce qui devait arriver était dû à la volonté de l'homme tout puissant.

A telle école, on apprend à tout accepter, à baisser les bras et à ne pas combattre.

C'est triste mais c'est ainsi.

Mais avant de tourner la page, je veux redire la différence entre les deux sœurs ; entre la « Bonne Marie », grenouille de bénitier, résignée, et la « Bonne Marguerite-Emilie », toujours fidèle à l'existence du ciel mais réaliste, révoltée et combattante.

Il paraît que lorsque les deux sœurs se rencontraient et que la politique s'en mêlait, la discussion était très animée. Elles n'arrivaient pas à se comprendre. Emilie ne comprenait pas l'étroitesse d'esprit de sa sœur et Marie considérait l'engagement communiste de sa

sœur, comme une trahison envers la religion. C'était sans doute un beau spectacle.

Pensée unique et culte de la personnalité

Je pensais dans la deuxième partie de ce livre évoquer la question de la possibilité comme Emilie d'être à la fois croyante et Communiste mais à la réflexion, j'ai pensé qu'il était peut-être préférable pour la bonne compréhension des autres parties et notamment de la troisième de m'expliquer sur un sujet important, celui de la « pensée unique et du culte de la personnalité » en raison des dégâts que cela a pu provoquer dans l'esprit des uns et des autres et qui continuent à le faire.

J'aborde là une question délicate qui va sans doute m'attirer la réprobation de certains lecteurs. Mais pour rester sincère avec soi-même, pour dire et écrire ce que l'on pense, il faut avoir l'esprit libre.

Ce qui n'est guère facile,

On peut penser être libre sans l'être réellement, moi le communiste, comme mon ami le croyant.

On subit tous des influences bonnes ou mauvaises.

Le chrétien qui pense que la religion est toute vérité ne peut avoir un jugement libre, ni le communiste non plus qui est convaincu de la « pensée unique ».

Il faut donc que l'un et l'autre se fassent une autre idée de la liberté de jugement, apprenne à se comprendre dans la différence pour mener ensemble un jour le bon combat pour le bonheur de tous.

Il faut apprendre, l'un et l'autre, qu'il n'y a pas de « sauveur suprême, ni dieu, ni César, ni Tribun » comme le dit l'Internationale.

Il n'est jamais facile de se débarrasser de son passé même lorsqu'il est rétrograde comme celui de l'église.

Karl Marx en 1843, a écrit à ce propos : « La misère religieuse est d'une part, l'expression de la misère réelle et, d'autre part la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la création accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple ».

Il est vrai que de tout temps, l'Eglise a été un instrument au service des classes dominantes.

Hier, elle a servi la noblesse puis la bourgeoisie. Aujourd'hui, elle est au service des gros possédants,

des banquiers, des industriels et des hommes politiques à leur service.

Ces puissants utilisent la religion, plus exactement les religions pour développer des idées fatalistes, des idées de soumission afin de continuer à aggraver l'exploitation des travailleurs.

« Le Christianisme, a écrit Engels, était devenu incapable de servir de manteau idéologique aux aspirations d'une classe progressiste quelconque, il devient de plus en plus la propriété exclusive des classes dominantes qui l'emploient comme simple moyen de gouvernement pour tenir en lisière les classes inférieures ».

La hiérarchie de l'église a longtemps aussi soutenu les guerres et les régimes de type fasciste comme par exemple celui de Hitler, Franco, Mussolini pour ne citer que ceux-là.

Vitor Hugo a lui aussi de son côté dit : « que l'église arc-boutée sur ses positions reste un pilier idéologique de pensées rétrogrades et un instrument de la réaction ».

C'était par exemple le cas des papes Pie XI et Pie XII qui sont allés, jusqu'à condamner d'excommunication les catholiques qui partageaient le combat des communistes.

On a même vu à St Brieuç, un évêque, un dimanche, jour d'élections municipales, faire lire dans toutes les églises de la ville, un mandement, demandant aux fidèles de rayer les noms des candidats communistes figurant sur la liste d'union de la gauche.

L'Eglise a d'ailleurs pendant longtemps soutenu l'antisémitisme et surtout pendant les douze années du national socialisme allemand.

Dans son livre « Traité d'Athéologie » Michel Onfray explique que cette haine réside dans la collaboration active du Vatican et du nazisme.

Il n'est pas inutile de rappeler que Pie XII et Hitler partageaient un certain nombre de points de vue sur leurs mêmes ennemis, les Juifs et les communistes.

On sait aussi qu'après la fin d'Hitler et du III^e Reich, l'Eglise fit le silence sur sa complicité avec le nazisme et refusa d'ouvrir ses archives sur le sujet au Vatican.

Il n'est pas inutile non plus de rappeler que l'Eglise a approuvé le réarmement de l'Allemagne et qu'elle a signé un concordat avec Hitler dès 1933.

Elle s'est tue sur la proclamation des lois raciales de Nuremberg en 1935.

Michel Onfray, dans le même livre que je viens de citer, rappelle que dès 1940, l'église a donné son absolution au régime de Vichy, que plus tard à la libération des camps de déportés, elle a continué à soutenir le régime nazi, qu'elle a même ordonné une messe de requiem à la mémoire d'Hitler.

Le Vatican a fait aussi pendant longtemps le silence sur les chambres à gaz et les camps d'extermination et a organisé le départ de criminels de guerre hors de France pour les soustraire à la justice.

Il faut souligner aussi que dès 1949, Pie XII a excommunié en masse des communistes du monde entier alors qu'aucun groupe nazi n'a été exclu de l'Eglise ni même Hitler qui avait fait inscrire sur le ceinturon de ses soldats « Dieu est avec nous ».

Ce rappel de faits va sans doute surprendre des amis catholiques qui les ignoraient et en choquer d'autres, parce que ces souvenirs sont douloureux.

J'ai pensé que mon devoir était aussi de le dire dans ce livre.

Mais si la hiérarchie de l'Eglise a joué un mauvais rôle pendant cette triste période, de nombreux chrétiens et même des prêtres ont participé à la résistance contre le nazisme.

Certains par exemple comme l'abbé Fleury et d'autres ont donné leur vie.

Ils n'ont pas eu la même attitude que Monseigneur Serrand évêque de St Brieuc et Tréguier qui pendant l'Occupation était tout dévoué à la cause de l'Occupant.

Après avoir émis des critiques sur le comportement de l'Eglise dans l'histoire, j'en viens à celui de mon parti.

On peut avoir le droit de critiquer les autres mais à condition de pouvoir aussi se critiquer soi-même.

Ce n'est sans doute pas facile mais c'est utile et il faut en avoir le courage.

Le Parti Communiste Français a entamé depuis de très nombreuses années sa réflexion et son autocritique.

Pour ma part, j'ai mis plus de temps que certains communistes à comprendre les changements qui s'opéraient dans le monde et dans nos propres rangs. Il est vrai, qu'après la lecture du rapport de Khrouchev au 20ème congrès du Parti Communiste de l'U.R.S.S en Février 1956 sur la dénonciation du culte de la personnalité et des crimes de Staline, ce fut comme un coup de tonnerre qui tombait sur nos têtes.

Je me mettais même en colère lorsque j'entendais des dirigeants du Parti dire et répéter : « le Parti change » ou bien « le Parti a changé ».

J'avais du mal à supporter cela et je l'ai dit avec mauvaise humeur un jour à une réunion du Comité Départemental : « Si le Parti change un peu tous les jours, bientôt, il ne restera plus rien de sa raison d'être ».

En effet, je ne comprenais pas pourquoi mon parti devait changer, lui qui était resté toujours fidèle à la cause du peuple, des libertés et de la Paix.

Je ne comprenais pas pourquoi mon parti devait supporter les conséquences des erreurs et du comportement du Parti Communiste de l'U.R.S.S. Je ne comprenais pas non plus les révélations de Khrouchev alors que je revenais d'un voyage d'étude d'un mois en U.R.S.S et que j'en étais satisfait.

J'y reviendrai tout à l'heure.

Il a fallu remettre de l'ordre dans notre tête à propos de la dictature du prolétariat, de la pensée unique, de l'ingérence de l'U.R.S.S dans les affaires des autres partis communistes, de l'existence des pays dits de « Démocratie populaire » etc...

C'était un véritable « casse-tête chinois ». Mais les choses se sont mises en place petit à petit et le combat continue sur de nouvelles bases, sur des bases plus saines et plus solides.

Pour ma part, je ne raisonne plus comme avant, j'ai sans doute mûri.

J'ai en tous les cas beaucoup réfléchi en partant de mon propre comportement et de mon expérience de la vie. J'ai appris à comprendre que personne ne peut toujours avoir raison, qu'il faut savoir écouter pour se faire une opinion la plus juste possible sur tel ou tel événement et sur tel ou tel individu.

Pour ma part, je n'ai pas toujours eu raison, même si je le croyais en toute sincérité. Je me souviens par exemple et je l'ai déjà dit dans mon premier livre, je regrette d'avoir prononcé l'éloge funèbre de Staline à la Maison du Peuple de St Brieuc.

Je l'avais fait avec beaucoup de cœur et de conviction. Mais quelques années plus tard, je me suis rendu compte que j'avais eu tort. J'en avais même honte, puisque après avoir relu le texte, je l'ai déchiré.

La vie m'a beaucoup appris, rien ne remplacera l'expérience mais à condition d'en tenir compte et de se débarrasser de ce qu'il peut y avoir de mauvais en soi.

Il a fallu faire des efforts pour comprendre et chasser de son esprit « la pensée unique » et l'idée de l'existence de l'homme providentiel.

Croire en la pensée unique et à l'homme providentiel avilit l'individu, stérilise sa pensée, l'empêche de réfléchir et aveugle sa conscience.

Notre cerveau a été abîmé par ces idées sous le règne de Staline mais comment cela a-t-il pu se produire ? Ce n'est pas un mystère, mais pour bien le comprendre, il faut essayer d'apprendre l'histoire de ce grand pays, la Russie.

Il faut apprendre ce qu'était la Russie des Tsars avant la révolution d'Octobre 1917, lorsque le peuple a pris le pouvoir sous la direction du Parti Bolchevik et de son chef Lénine.

A cette époque, la Russie était un pays arriéré : très peu d'industrie, une agriculture comparable à celle de l'agriculture française de 1789, 80% d'illettrés etc...

Puis d'année en année, la Russie ou plus exactement l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques est devenue un grand pays prospère.

Puis ce fut la deuxième guerre mondiale où l'U.R.S.S prit sa grande part pour anéantir les années nazies et libérer l'Europe.

Après la guerre, il fallait reconstruire le pays avec ses 71 000 villes et villages détruits et ses vingt millions de morts.

Le peuple soviétique prit son courage à deux mains pour reconstruire le pays et d'année en année les réalisations avançaient à grands pas.

Des progrès importants étaient réalisés dans tous les domaines de la vie y compris dans le domaine scientifique avec par exemple l'envoi de Youri Gagarine, le premier homme dans l'espace : c'était prodigieux.

Je tiens à rappeler aussi que j'ai fait partie d'une délégation pour un voyage d'études d'un mois en U.R.S.S, j'y suis revenu satisfait ; je pense qu'il était utile de l'évoquer dans ce livre.

La délégation, en arrivant à Moscou, a eu des entretiens avec des dirigeants du Parti sur notre séjour. Ils nous ont proposé pour commencer quatre jours dans la capitale, trois jours à Léninegrad puis la République d'Ouzbékistan et enfin la dernière semaine, repos sur les bords de la Mer Noire.

Nous avons demandé à nos interlocuteurs, s'il était possible de supprimer les jours de repos pour se rendre en Sibérie.

Ils nous ont répondu que le voyage serait fatigant mais que c'était possible.

C'est ainsi qu'après Moscou, nous sommes à Léninegrad, une magnifique ville entièrement reconstruite, nous visitons le port et le croiseur « Aurore » qui joua un grand rôle dans le succès de la Révolution d'Octobre, le cimetière avec ses 600 000 morts de la deuxième guerre mondiale. On nous a dit que la ville avait été entièrement détruite, que les soldats de l'Armée Rouge et des civils l'avaient défendue maison par maison et que l'armée allemande n'avait pas réussi à conquérir la ville. Nous avons également visité le palais de l'Hermitage, un véritable bijou, puis ce fut le tour d'une école de langue française ; les enfants de 14 ans parlaient déjà un bon français et connaissaient l'histoire de la révolution française de 1789. De là nous sommes allés dans une fabrique de matériel d'optique, les ateliers étaient spacieux et l'on entendait une musique douce. Je me souviens qu'en passant devant une jeune ouvrière qui souriait, nous nous sommes arrêtés pour converser avec elle ; à notre grande surprise elle parlait bien le français.

Nous demandons son âge, elle avait 23 ans, on lui demande aussi, si elle allait rester ouvrière toute sa vie : « non dit-elle, dans trois mois je rentre dans un

institut pour préparer un diplôme d'ingénieur». La discussion se poursuit, on lui demande comment est dirigée la fabrique. Elle nous répond qu'il y a un directeur, le responsable du PC et un conseil d'ouvriers élu par l'ensemble du personnel. Et les salaires, comment sont-ils fixés ? « C'est simple, dit-elle, chaque année, nous préparons un programme de production et s'il est atteint, je peux vous dire que les salaires augmenteront de tant. »

J'étais émerveillé par ce que je venais d'apprendre. Les ouvriers fixaient eux-mêmes leurs salaires en fonction de l'augmentation de la production et la démocratie existait dans l'entreprise.

Et je me disais : « On dit en France que la démocratie n'existe pas au pays des soviets, c'est de la propagande bourgeoise. »

Puis ce fut le retour à Moscou pour trois autres jours. Nous assistons au stade Lénine à un meeting avec Fidel Castro en présence de Kroutchev, Brejnev, les cosmonautes et avec Youri Gagarine en particulier, et le soir c'est la réception au Kremlin où j'ai eu le plaisir et l'honneur de faire une danse avec la fille de Nikita Kroutchev.

Nous voilà en route pour la République d'Ouzbékistan, nous visitons Tachkent, Samarkante,

la région que l'on appelait autrefois « la steppe de la faim » car rien n'y poussait, mais après d'importants travaux d'irrigation, elle était devenue fertile. Nous visitons un Kolkoze qui cultivait le coton et prenons part au repas avec les habitants. C'est là que j'ai mangé le meilleur méchoui de ma vie.

Là aussi, les travailleurs nous semblaient contents de leur sort.

Enfin, nous prenons l'avion pour la Sibérie. Nous visitons Irkousk, Bratz où le plus grand barrage du monde était en construction- 45 000 ouvriers et ingénieurs y travaillaient. Nous passons une journée avec l'ingénieur en chef qui était arrivé là-bas avec 13 volontaires pour s'attaquer à la « Taïga » (forêt) avant de commencer le barrage. La première nuit leur chien avait été dévoré par un ours. Le lendemain, nous rendons visite au maire de Bratz pour une journée. Bratz était une ville toute neuve de 1 000 000 habitants avec aéroport, les habitants étaient logés dans des chalets agréables. Le maire nous disait : « Ici, il nous faut penser en permanence à la construction d'écoles car la population est jeune et les naissances sont nombreuses. Puis c'est au tour du lac Baïkal de nous accueillir mais pour un lac c'était un véritable océan. Là aussi comme partout ailleurs, l'accueil fut sympathique.

Et nous voilà à Moscou à nouveau pour les quelques derniers jours. Nous visitons le métro qui est très beau, l'Université où les étudiants semblaient heureux.

Marcel Paul, ancien ministre, qui pour des raisons de santé faisait un séjour en U.R.S.S, est venu passer une journée avec nous.

La veille de notre retour à Paris, nous avons passé la journée avec quelques dirigeants soviétiques pour leur donner nos impressions sur notre séjour.

L'impression de notre délégation était bonne et nous repartons content de notre voyage, nous n'avons pas eu le sentiment que le peuple était privé de liberté ni qu'il semblait malheureux.

Il est vrai que nous n'avons pas visité de goulags, nous n'avons même pas pensé demander s'il en existait.

Après un tel voyage et la bonne impression d'ensemble que nous avons, le rapport de Kroutchev fut pour nous un coup d'assommoir.

Nous avons eu du mal à y croire et chaque communiste, comme moi-même, s'est sans doute posé la question : Comment cela a-t-il pu se produire et comment les dirigeants communistes de ce pays ont-ils

pu se comporter en tyrans : atteintes aux libertés, persécutions, emprisonnements et même assassinats ?

Alors que l'idéal communiste est exactement le contraire. Nous sommes devenus communistes par amour du prochain, pour le bonheur des hommes, pour plus de liberté et pour la paix pour toujours et partout dans le monde.

J'essaye de comprendre mais je ne cherche aucune excuse aux dirigeants de l'U.R.S.S, ils ont trahi leur idéal et trahi la confiance que les peuples du monde entier avaient avec eux.

J'ai aussi réfléchi à l'histoire de la Russie, qui n'a jamais connu la démocratie.

Avant la révolution de 1917 et la prise du pouvoir par le peuple, aux temps des Tsars, la démocratie n'existait pas.

La jeune révolution eut à faire face à l'agression sous différentes formes, de tous les pays capitalistes du monde y compris dans le domaine économique, les dirigeants de ce pays ont été ainsi amenés à prendre des mesures autoritaires, contraires à la démocratie pour se maintenir au pouvoir et combattre à la fois les ennemis du dedans et dehors. Puis ce fut la deuxième guerre mondiale avec toutes ses conséquences dont

l'invasion des troupes nazies et ainsi les conditions étaient créées pour prendre encore plus de mesures dictatoriales et renforcer le pouvoir déjà autoritaire.

Et c'est ainsi qu'après la Libération, prisonnier d'un esprit contraire à la démocratie, les dirigeants soviétiques au lieu de redresser la barre ont sombré dans un régime de dictature.

Ils ont été amenés à voir des ennemis partout y compris dans leurs propres rangs et nombreux furent des dirigeants du parti et du gouvernement à en être victimes.

Le fait aussi d'avoir développé le culte de la personnalité, d'avoir fait de Staline un « Dieu » a aggravé une situation déjà sérieuse pour la démocratie et qui a conduit la Russie d'aujourd'hui dans l'aventure dont elle n'est pas prête de sortir.

Les communistes français eux aussi ont été victimes pendant trop longtemps de cette confiance absolue dans le pays du « socialisme » et de son chef le « grand Staline ». Le culte de la personnalité ne nous a pas épargnés non plus.

La pensée unique, la dictature du prolétariat, la confiance absolue a naturellement fait des ravages dans nos têtes au point de nous rendre aveugles et sourds.

C'est une leçon pour l'avenir !

Notre Parti était-il devenu une « chapelle » ?

J'exagère peut-être, mais c'était un peu vrai.

Et pourtant, notre attachement à la démocratie et à toutes les valeurs humaines est resté intact. Nous avons toujours été là pour servir et non pour nous servir.

La question suivante m'a souvent été posée : « Vos dirigeants du Parti Communiste Français étaient-ils au courant de ce qui se passait en U.R.S.S. ? »

Je leur répondais que je n'en savais rien mais pour ce qui me concerne, c'était non et je suis sincère. Certains de nos dirigeants comme Maurice Thorez et d'autres devaient sans doute avoir connaissance de la situation au moins en partie. Cela ne signifie pas pour autant que je ne suis responsable de rien. Tous les communistes ont une part de responsabilité, moi, comme les autres, d'avoir tant tardé à nous dégager de l'emprise soviétique.

Mon raisonnement est peut-être un peu simpliste et mérite sans doute d'être approfondi.

Il a cependant au moins le mérite d'essayer de faire notre autocritique afin que tout ce que nous avons vécu de douloureux ne se reproduise plus.

Je pense que dans un pays comme le nôtre aux vieilles traditions démocratiques, de tels dangers peuvent être évités.

Il faut quand même rester toujours vigilant. L'expérience du passé est toujours utile à condition d'en tenir compte.

Dans mon pays, la France, de nombreux hommes politiques ne respectent jamais leurs engagements. Eux aussi, feraient bien de faire leur autocritique. Mais à la réflexion toutes les dictatures sont le produit du capitalisme.

Lorsque la politique par exemple du grand capital que pratiquent ses représentants dans tel ou tel pays est devenue impopulaire et qu'ils ont du mal à se maintenir au pouvoir, ils ont recours à des méthodes autoritaires puis à la dictature. On l'a vu en Allemagne, Italie et Espagne pour ne prendre que ces trois exemples.

Mais il arrive aussi que des pays à direction communiste ont également recours à de telles méthodes sans le vouloir. Cela leur apparaît comme une nécessité pour continuer à gouverner.

J'ai essayé en particulier de comprendre pourquoi l'U.R.S.S en était arrivée là.

J'ai retrouvé dans ma bibliothèque un livre « La grande conspiration contre la Russie » qui date de 1947 et qui a été écrite par deux Américains, Michel Sayers et Albert Kahn. Il n'a été édité qu'à 25 exemplaires. Les auteurs pour préparer cet ouvrage ont utilisé des documents officiels du Département d'Etat des Etats-Unis et du gouvernement de Grande-Bretagne mais aussi les documents officiels publiés par le gouvernement soviétique. Ils avaient également à leur disposition les comptes-rendus des procès d'espionnage, de sabotage et de haute trahison qui ont eu lieu en U.R.S.S depuis le début de la Révolution.

La lecture de ce livre m'a permis de mieux comprendre la réalité de la Russie après 1917 et des mesures autoritaires prises par le jeune pouvoir soviétique pour combattre les ennemis du dedans et du dehors.

A une question du Colonel Robins, chef de la mission de la Croix Rouge américaine en Russie, Lénine répondit : « On dit que je suis un dictateur- je le suis pour le moment. Je suis un dictateur dans la mesure où je m'appuie sur la volonté des masses ouvrières et paysannes. Si je cessais de faire ce qu'elles veulent, elles me chasseraient du pouvoir et je serai aussi impuissant que le Tsar ».

Cela signifie par conséquent que Lénine n'avait pas l'intention de se comporter toujours en dictateur mais

pendant seulement une courte période pour combattre la contre-révolution soutenue par les Etats-Unis. Il avait notamment à lutter contre des ennemis du dedans comme par exemple le Général Kalédine, commandant de chef des cosaques qui avait sous ses ordres 200 000 hommes. Il avait recruté une armée blanche qui se préparait à marcher sur Moscou.

Le secrétaire d'Etat Lansing télégraphia à l'ambassade américaine pour lui recommander d'accorder secrètement un prêt afin de financer la cause de Kalédine.

Le complot fut découvert par le gouvernement soviétique et ainsi, il ne put se réaliser.

Le 23 Décembre 1917, des représentants de la France et de la Grande Bretagne se réunissaient à Paris et concluaient un accord secret pour le démembrement de la Russie.

La situation au début du printemps de 1918 était la suivante : l'Allemagne se préparait à renverser le gouvernement soviétique par la force si les Russes refusaient de ratifier le traité de Brest-Listovsk. La France et la Grande Bretagne quant à elles avait pour mission de soutenir en secret les forces contre-révolutionnaires qui se rassemblaient à Arkhangd, Moursmank et sur le Don. Les Japonais, quant à eux

avec l'approbation des alliés, projetaient de s'emparer de Vladivostok et d'envahir la Sibérie.

Une communication d'un expert militaire estimait que tout ce qu'il fallait en Russie, c'était un petit groupe mais résolu, d'officiers anglais qui prendraient la tête des « Russes loyaux » qui mettraient rapidement fin au bolchevisme.

Mais des voix qui n'étaient pas celles de communistes se faisaient entendre pour que la Russie ait la liberté de choisir la forme de gouvernement qu'il souhaitait.

Par exemple, l'ambassadeur Français, télégraphiait le 2 Mai 1917 au Département d'Etat et disait : « Robins et sans doute Loekhaut ont défendu la reconnaissance du gouvernement soviétique mais vous et les alliés, vous êtes toujours opposés à la reconnaissance ».

Quelques semaines plus tard Robins était rappelé en Amérique pour consultation.

Devant la commission sénatoriale, il déclara : « Si j'ai dit la vérité, si je n'ai pas menti ou abusé du peuple, si je n'ai pas dit que ce sont des agents allemands, des voleurs, des assassins, des criminels, alors je suis bolchevik » et il ajoutait, « Mais parmi

tous les représentants alliés en Russie, j'ai eu la meilleure place pour voir et comprendre et j'ai essayé de garder les pieds sur terre...je pense parfaitement que le peuple russe doit avoir la liberté de choisir le gouvernement qu'il désire. »

Lockhant et Robins trouvèrent un allié de valeur en la personne d'un officier français, le Capitaine Jacques Sadoul, ancien avocat et député socialiste de Paris. Le capitaine Sadoul était chargé d'assurer une liaison non officielle entre la France et le gouvernement soviétique. Il était arrivé aux mêmes conclusions que Lockhant et Robins. Sa critique et l'attitude des alliés à l'égard de la Russie avaient suscité l'inimitié de l'ambassadeur français Nowleus qui répandit le bruit que Sadoul, Robins et Lockhant étaient tous les trois devenus « Bolcheviks ».

A propos de Trotski, permettez-moi de dire qu'au début Lockhant était enclin à penser que les intérêts des Anglais en Russie dictaient un arrangement avec Trotski contre Lénine.

Trotski et ses amis attaquaient Lénine en soutenant que sa politique de paix avait conduit à une « trahison de la Révolution » et essayaient de former au sein du Parti Bolchevik une coalition de « guerre sainte » qui lui semblait désignée pour mériter l'appui des alliés et obliger Lénine à quitter le pouvoir.

Mais rapidement Lockhant, révisa son jugement sur Trotski et il en vint à la conclusion comme il le dit dans ses mémoires : « Trotski était un grand organisateur, un homme d'un grand courage physique, mais moralement il n'était pas plus capable de s'opposer à Lénine qu'une puce à un éléphant ».

Ainsi sans doute, Lénine, sans le vouloir a été contraint d'instaurer en U.R.S.S une dictature mais toujours avec le souci de servir les intérêts de son pays et de son peuple.

On pourrait dire la même chose de Fidel Castro, qui pour les mêmes raisons : présence d'une base militaire américaine sur son sol, blocus économique et menaces armées des Etats-Unis / prend le même chemin que les dirigeants soviétiques d'hier.

Ce n'est pas une excuse, j'essaie de comprendre.

Quant aux pays que l'on a appelé « Démocratie Populaire » à la libération, les choses étaient plus claires. C'est la présence de l'Armée Rouge qui a imposé des gouvernements à direction communiste sans que les peuples y soient préparés. Je m'étais rendu compte que cela ne pouvait pas durer, lors notamment d'un voyage en Roumanie. Ce pays sortait d'un régime féodal et on lui imposait un rythme de développement économique au dessus de ses moyens

et de ses capacités. Son niveau politique n'était pas à la hauteur des exigences du moment. On ne peut pas aller plus vite que la musique et ce qui devait arriver arriva. Les peuples de ces pays retournèrent dans le giron capitaliste. On ne peut pas dire que les choses se soient améliorées depuis dans le domaine économique et social, bien au contraire.

Ce n'est pas parce que le mur de Berlin tombe que l'Allemagne se réunifie, que les libertés semblent revenues, que dans ces pays le sort des travailleurs s'est amélioré.

Après ces critiques que je viens d'émettre, peut-on croire que l'on peut encore être croyant ou communiste ou bien les deux à la fois.

Ce sera la troisième partie de ce livre.

Mais avant de passer à un autre chapitre, ma petite fille Charlotte qui a lu mon futur livre avant qu'il parte à l'imprimerie, m'a donné son sentiment sur son contenu.

Elle l'a trouvé intéressant dans son ensemble mais un peu trop élogieux à l'égard de l'ex-Union Soviétique en raison des dégâts causés sous l'ère stalinienne :

- Instauration d'une dictature avec toutes ses conséquences, imposition du choix de son régime aux pays d'Europe libérés par les armées soviétiques, soumission des Partis Communistes avec des différences dans l'application de leur ligne politique, de ses formes d'organisation et du culte de l'esprit du « Grand Chef ».

A propos des différences, je citerai par exemple la Yougoslavie du temps de Tito, la ferme position de Maurice Thorez au moment du Front Populaire (il était opposé à Staline sur cette question), la position du P.C.F et de Waldeck Rochet contre l'intervention militaire de l'U.R.S.S en Tchécoslovaquie etc...

J'ai relu mon texte concernant cette partie et je reconnais que Charlotte a raison car malgré mes critiques, je peux apparaître quand même comme un admirateur de ce pays et que j'essaie de justifier l'injustifiable. Ma fille Martine a la même opinion que Charlotte.

Je ne changerai cependant rien à mon écrit, qui a été rédigé en toute sincérité en fonction de ce que j'ai vu et appris. Mais, je suis prêt à dire avec plus de force que je condamne toutes les dictatures d'où qu'elles viennent mais aussi ce qui à mon avis en est la cause principale, le capitalisme.

Peut-on être à la fois croyant et communiste ?

Ma tâche n'est guère facile. Il est vrai que j'aborde là un sujet délicat.

L'objet de ce livre n'est pas de faire plaisir à tout le monde mais d'être honnête avec soi-même, l'objet n'est pas de convaincre le chrétien de devenir communiste, d'abandonner sa philosophie idéaliste pour devenir matérialiste. Par contre si j'arrive à convaincre à l'idée que Chrétiens et Communistes peuvent agir pour améliorer la vie sur terre, pour bâtir une autre société, plus juste et plus humaine, alors je serai satisfait.

Il est vrai que sur le plan philosophique, deux conceptions s'opposent, l'idéalisme et le matérialisme.

L'un a une foi sans borne dans le pouvoir de l'esprit et l'autre pense qu'il n'existe d'autre substance que la matière.

C'est une question importante que l'un ne peut résoudre pour l'autre.

Chacun doit réfléchir en fonction de sa propre expérience de la vie et trouver lui-même s'il a raison ou tort, si la matière est antérieure à l'esprit ou l'inverse.

Mais, tout prouve dans la vie que des idéalistes sont souvent des matérialistes sans le vouloir et sans le savoir.

Je ne prendrai qu'un seul exemple. L'Eglise en décidant qu'un être humain ne pouvait devenir prêtre ou religieuse que s'il renonçait à l'acte de chair est en contradiction avec la vie.

Le Bon Dieu, en créant l'amour, la plus belle chose qui puisse exister sur la Terre, n'a pas pu interdire ce qu'il a lui-même créé. C'est sans doute une invention du Vatican à laquelle, il ne pourra plus longtemps résister.

Les fidèles, sont de plus en plus nombreux à désapprouver une telle décision comme des prêtres et des religieuses ne cachent plus leurs rapports humains avec la vie.

Je pense pouvoir l'écrire, puisque j'ai lu dans le dernier livre de l'Abbé Pierre qu'il avait eu des

rapports sexuels. J'ai même vu et entendu à la télévision, l'Abbé Laménais dire que « l'Abbé Pierre avait tellement fait de bien, qu'il serait pardonné pour ses péchés ».

En arrivant à ce stade de mon raisonnement, je me souviens que mon père avait l'habitude à la fin des repas de fête, de prononcer un sermon malgré les recommandations de Célestine son épouse qui lui disait avant de partir : « Aujourd'hui, Edouard, pas de discours ». Il répondait timidement : « Non ». Mais en fin de repas, le bon vin aidant peut-être, il oubliait sa promesse comme les prêtres leur serment.

Je le vois encore, se levant, faisant le signe de croix et disant « Au nom du père, du fils et du saint esprit » et il ajoutait : « mes très chers frères et sœurs » et le sermon commençait pour se terminer par ces mots : « l'esprit est fort mais la chair est faible. »

Tout prouve dans la vie ce que je disais tout à l'heure : que les idéalistes sont des matérialistes sans le vouloir et sans le savoir.

L'homme et la femme sont faits que l'on veuille ou non de chair et de sang.

Et lorsque le sang se réveille, rien ne peut plus résister au désir et au plaisir de la chair que l'on soit évêque ou curé.

Les catholiques, dans leur majorité pensent, je crois, qu'un jour viendra où il faudra autoriser les religieux à une vie normale, à se marier et à faire des enfants non pas en cachette mais librement.

Dieu, disent les croyants, a fait de tout être, un être normal, pas différent l'un de l'autre, un être ayant les mêmes besoins et les mêmes désirs.

Je pense que le Vatican, mais je n'ai pas de conseils à lui donner, doit très vite renoncer au « renoncement ».

L'évolution de l'Eglise se fait lentement, elle a du mal à se débarrasser de son passé rétrograde.

Il est vrai que de tout temps, l'Eglise a été un instrument au service des classes dominantes.

Hier, elle a servi la noblesse puis la bourgeoisie.

Aujourd'hui, elle est au service des industriels, des banquiers et des hommes politiques à leur service.

Ces puissants utilisent la religion sous une forme discrète, habile pour développer des idées de soumission afin de continuer à aggraver l'exploitation des travailleurs et de mieux remplir les coffres forts des autres.

On ne peut servir deux politiques à la fois.

Lorsque la richesse s'accumule à un pôle il y a appauvrissement à l'autre pôle.

Mais de tout temps, il y a eu des chrétiens à se battre aux côtés des communistes pour l'émancipation humaine.

On pourrait citer Marc Sangnier, les Jeunesses Ouvrières Catholiques, les prêtres ouvriers qui avaient pris conscience de la nécessité de la lutte des classes et qui ont contribué à faire évoluer la religion- ce qui faisait dire à Jean Jaurès : « C'est jusqu'au bout le mélange de libre exaltation chrétienne et de ferveur révolutionnaire ».

On sait aussi comment Maurice Thorez dépassa l'anticléricalisme avec son appel de la main tendue aux catholiques en 1936 mais j'y reviendrai tout à l'heure.

Je ne peux m'empêcher de citer André Moine, auteur de nombreux ouvrages sur la religion et de la nécessité de l'union des croyants et des non-croyants, la rencontre d'une France « Fille aînée de l'église » et d'une France où « plus que partout ailleurs, les luttes de classes sont poussées jusqu'au bout pour ouvrir des voies inédites, spécifiques, originales vers une société à concevoir et à construire ».

De tout temps, il y a des hommes et des chrétiens en particulier à chercher à se comprendre et à agir avec les communistes.

Il y a eu avant des chrétiens à s'élever contre la religion au service des riches par exemple Laménais au début du 19^e siècle au moment où le capitalisme commençait à triompher et où l'Eglise condamnait des idées socialistes qui commençaient à naître.

Il y a eu aussi le père Yves Congar qui a dit que l'Eglise ne s'en sortirait que si elle devenait « servante des pauvres ».

Aujourd'hui, il y a des chrétiens de plus en plus nombreux dans le monde qui s'expriment pour que l'église se transforme, s'ouvre davantage sur le monde et la vie.

Je ne résiste pas puisque je suis dans les citations de rappeler l'entretien du 1^{er} Mai 2005 dans l'Huma-hebdo avec Leonardo Boff, ancien franciscain et théologien brésilien qui connaît bien Benoît XVI pour avoir été sanctionné par lui.

Cela s'était passé en 1984 sous le règne de Jean-Paul II, il avait été condamné à plus d'un an de « silence pénitentiel » en raison de ses thèses liées à la théologie de la libération dans un procès présidé par le Cardinal Joseph Ratzinger, aujourd'hui pape.

Dans cet entretien ce théologien est très sévère à l'égard du Vatican et du Cardinal devenu pape, il dit que la sanction dont il a été l'objet est une expression d'autoritarisme, que pouvoir exprimer sa pensée est un droit humain. On peut critiquer, dit-il encore mais pas punir – Jésus n'a jamais commandé à quelqu'un de se taire, excepté les démons.

Il a aussi des paroles très dures, lorsqu'il dit que « l'Eglise n'a jamais été sensible aux droits humains parce que, politiquement, c'est une monarchie absolue spirituelle ».

« L'Eglise, dit-il, est un organisme vivant. Sa condition de survie est de maintenir un dialogue permanent avec des cultures éthiques et spirituelles engendrées par la situation nouvelle de l'humanité. »

Je ne peux m'empêcher de dire que j'apprécie beaucoup l'analyse et le courage de M. Boff et j'ai encore envie de le citer lorsqu'il dit : « La théologie de la libération a été interprétée à partir de la logique des détenteurs issus des classes dominantes de l'Amérique Latine, des régimes militaires et des évêques traditionnels démunis de sensibilité sociale. »

Il a encore dit que : « Le danger en Amérique Latine, n'a jamais été le marxisme mais le capitalisme sauvage et l'insensibilité des classes dominantes » et

j'en terminerai avec M. Boff en le citant à nouveau : « Si l'Eglise, dit-il, n'écoute pas le cri des opprimés, elle perd les pauvres. Et si elle perd les pauvres, peut-on dire qu'elle s'inscrit dans l'héritage de Jésus, le libérateur ? ».

Ces paroles sont à mon avis, pleines de bon sens, de réalisme et de courage. Elles devraient être une source d'inspiration et de comportement pour l'Eglise de demain.

Il arrivera un jour où l'Eglise devra trancher entre les riches et les pauvres ; André Moine a encore écrit à ce propos que : « Le rêve chrétien des premiers siècles d'une société fraternelle et égalitaire ne peut-il pas trouver dans le socialisme, une certaine incarnation terrestre, laissant à chacun ses motivations propres, son éthique, éventuellement ses espérances dans un au-delà ».

Ainsi, la voie est tracée pour rechercher ensemble malgré nos divergences comment il est possible de construire un début de paradis sur terre.

Ce qui faisait dire à Jean Kanapa : « Nous ne parviendrons à construire le socialisme en France que lorsque nous saurons intégrer les données politiques de la culture chrétienne et celles du marxisme. »

Il est, je pense, utile de rappeler dans ce livre l'appel historique et courageux de Maurice Thorez en 1936 à propos « de la main tendue aux catholiques ».

Je dis courageux, car il allait avoir à faire face aux critiques de la hiérarchie de l'Eglise mais aussi au sectarisme des libres-penseurs et des communistes bouffeurs de curés.

Cet appel eut un grand retentissement malgré l'interdiction du pape et des cardinaux. Dans le 13^e tome des œuvres de Maurice Thorez on peut lire : « On nous attaque avec une telle violence précisément parce que notre appel à l'union a été entendu et que de grands résultats ont été obtenus. »

Il cite par exemple que dans une usine près de Mulhouse lors de grèves, des ouvriers catholiques ont demandé au comité de grève la permission de se rendre à la messe.

Nos camarades leur ont répondu : « Nous sommes prêts à vous autoriser, mais nous préférerions, si c'est possible, que votre curé vienne dire sa messe à l'usine. Le prêtre est venu et le lendemain des paysans catholiques sont venus avec de pleines voitures de ravitaillement pour les grévistes. »

On peut dire encore que les ouvriers de cette usine sont allés à la messe le matin et à la réunion de Jacques Duclos le soir.

Dans un entretien avec Hubert Forestier, directeur de la revue catholique « Unitas », Maurice Thorez lui a dit que notre appel avait dépassé nos espérances puisque des centaines d'hommes et de femmes catholiques lui ont écrit : « Pour saluer et approuver sans réserves nos paroles d'union »

Il cite l'exemple de ce père de famille de Lille qui disait qu'il avait douté de notre sincérité qui lui semblait être un truc électoral mais qu'à la réflexion, il rendait hommage à notre loyauté et nous assurait de toute sa sympathie.

De nombreux prêtres aussi, « tout en faisant des réserves sur l'idéal communiste ont répondu favorablement à notre appel ».

On peut aussi citer l'exemple d'un aumônier d'une école libre de Nice qui est venu devant 10 000 personnes réunies par le Parti Communiste pour dire « sa joie de notre attitude et surtout son espoir que tous les catholiques l'imiteraient et placeraient leurs mains dans la main fraternelle des communistes ».

De même, ce curé d'Ivry qui vint dans le bureau de Maurice Thorez à la mairie pour lui faire part des répercussions de ses déclarations chez ses fidèles.

Toujours dans le Tome 13 de ses œuvres Maurice Thorez où il répondait toujours à une question d'Albert

Forestier on peut lire : « L'attitude du Pape et de certains évêques est contraire aux intérêts des malheureux, des chômeurs et des pauvres, à qui la collaboration entre les communistes et catholiques à l'union de tous les hommes de bonne volonté peut apporter un soutien matériel et un réconfort moral. Il ne s'agit pas de philosopher mais de vivre et d'aider à vivre. Il s'agit de soulager les souffrances des hommes, de sécher les larmes des enfants qui ont faim ».

Les communistes ne veulent pas tricher pour gagner à l'union et au combat pour une vie meilleure des travailleurs catholiques.

Nous ne cachons pas ce que nous sommes, des laïques résolus et tolérants, nous sommes critiques à l'égard de toute les religions sans pour autant tomber dans un anticléricalisme sectaire et borné.

Mais comment peut-on devenir croyant ou le contraire ?

En partant de ma propre expérience, j'ai réfléchi pour comprendre pourquoi j'en étais arrivé à ne pas croire en l'existence de Dieu malgré l'éducation religieuse que l'on s'était efforcé de me donner.

En effet, dès ma naissance, j'ai été baptisé comme la très grande majorité des petits Français et en particulier des Bretons.

J'ai été élevé, jusqu'à l'âge de 12 ans en grande partie par ma grand-mère, très pieuse, et par ses deux filles Marie et Léonie qui l'étaient aussi.

Tous les matins et soirs, je faisais la prière, l'acte de contrition, je le connaissais sur le bout des doigts et le dimanche j'allais à la messe. J'ai fait deux communions et ma confirmation. Malgré cela, je suis devenu un mauvais chrétien sans le savoir et sans le vouloir. Peut-être, est-ce en partie la faute d'Alexandrine, ma grand-mère et marraine à la fois, qui m'avait sans doute trop souvent parlé de la toute puissance de Dieu. Je n'arrivais pas à comprendre son raisonnement et à comprendre pourquoi Dieu le bon et le tout puissant permettait qu'il y ait tant de malheurs sur la Terre.

Mon enfance et ma tendre jeunesse ont été marquées par la pourtant bonne éducation de ma grand-mère.

Quant à mes grands-parents du côté paternel, René et Anne-Marie étaient aussi très croyants.

Mon grand-père s'occupait de la chapelle de Penvern, il sonnait tous les soirs l'Angélus et le jour du Pardon, il portait la croix et chantait « Dieu de Clémence ». Le midi, de ce jour pieu, plusieurs prêtres prenaient le repas à la ferme de « Dibidolo ».

Je me souviens qu'ils avaient bon appétit et qu'ils étaient joyeux. C'était pour eux un jour de fête. Pourtant la gourmandise est, paraît-il, un péché.



La Chapelle de Penvern

Mais, pour un jour dans l'année, ce n'était pas grave et ils étaient assurés que le Seigneur leur pardonnerait cet écart...

Malgré l'éducation reçue (mais j'étais sans doute un mauvais élève), j'épousai civilement Louise, une fille de « Marie ». J'avais un peu de peine pour elle car je savais qu'elle aurait souhaité faire comme tout le monde et passer à l'église.

Je signale que je ne l'avais pas empêché mais ce n'était sans doute pas facile d'y aller seule.

Je pensais aussi qu'Alexandrine aurait été malheureuse de voir son petit-fils éviter les honneurs de l'église, le jour de son mariage.

Mais, elle n'en fit rien paraître, elle paraissait heureuse et ses yeux, pleins d'amour, ne pouvaient mentir.

Je ne pense pas qu'il aurait été de même avec mes grands-parents de Penvern, René et Anne-Marie, mais ils avaient déjà quitté la vie depuis plusieurs années.

Ils auraient peut-être pensé sans le dire que « j'avais mal tourné » mais je ne pense pas qu'ils auraient pu croire que j'étais devenu un enfant du « diable ».

Ces grands-parents de Penvern étaient aussi, bons et accueillants avec tous ceux qui venaient les voir et ils étaient nombreux. On disait d'ailleurs que leur maison était celle du Bon Dieu.

Aujourd'hui à la retraite, j'habite cette maison sympathique et le non croyant s'y trouve bien avec le Bon Dieu. Mais il n'y a rien d'étonnant puisque son fils était paraît-il le premier communiste.

Si vous passez à « Dibidolo », vous verrez dans la salle à manger deux belles chapelles, celle de Penvern et celle de St Uzec. Louise et Edouard s'y trouvent bien dans ce décor qui leur rappelle de bons souvenirs.



Dibidolo ou la maison du Bon Dieu

Je tiens à remercier Alexandrine avec sa grande bonté et son Bon Dieu, tout puissant, d'avoir contribué à faire de moi un militant communiste et je la revois le dimanche, jour d'élection, heureuse d'avoir passé une heure à la messe et heureuse de poursuivre son chemin vers l'école, pour aller déposer son bulletin communiste dans l'urne.

Elle n'était d'ailleurs pas la seule chrétienne à faire ce geste.

Avec Emilie et Alexandrine l'on peut dire qu'il est possible d'être croyant et communiste à la fois.

Quant à mes parents, Edouard et Célestine, ils n'étaient pas aveuglés par la religion.

Ils allaient à la messe le jour de Pâques, à la Toussaint, aux mariages et aux obsèques.

Mon père, avant-guerre, était radical-socialiste, à la Libération socialiste et en 1947, lorsque les ministres communistes furent chassés du gouvernement par Ramadier, il vint avec ma mère rejoindre ses trois fils au Parti Communiste.

Edouard, René et Pierrot étaient bien sûr heureux de les voir rejoindre le bon combat.

L'Eglise restera sans doute longtemps encore un mystère. C'est ce qui fait peut-être sa force et sa raison d'être.

Par exemple, saura-t-on un jour la vérité sur Marie ? Saura-t-on, si elle a vraiment enfanté tout en restant vierge ?

De nos jours sur toute la terre, les femmes font des enfants mais perdent leur virginité. La science n'a pas encore pu prouver le contraire mais c'est peut-être cela le mystère de l'Incarnation.

On pourrait longtemps épiloguer sur le sujet sans trouver la vraie vérité.

Elle existe pourtant chez les uns et les autres mais elle n'est pas la même.

Chacun a sa propre vérité.

Le vrai problème qui se pose depuis longtemps et qui se pose encore aujourd'hui avec plus de force que jamais, c'est comment faire pour que croyants et non-croyants puissent s'unir et agir pour bâtir ensemble un autre société, une société qui fera disparaître les injustices sur la terre, la famine, le chômage, les mal-logés et les guerres pour construire une autre société, la société d'un début de bonheur pour tous.

Je pense que les uns et les autres qui ont le même amour du prochain, la même soif de justice sociale, et peuvent faire ensemble un bon et long chemin.

Des exemples, nombreux le prouvent.

Dans de nombreuses villes et communes, catholiques et communistes mènent le combat ensemble sur divers sujets comme par exemple sur les droits et les revendications des travailleurs, pour chasser la misère et défendre la paix.

A St Brieuc, mais il y a d'autres exemples, ils ont appris à se connaître et à agir ensemble dans leurs différences.

Certains ont même rompu avec leur Parti, le M.R.P pour en créer une autre « l'Action Travailleuse » avec le Docteur Rahuel, Emile Boutbien, Roger Huon et Henri Bouret, ancien député, qui devint par la suite Préfet de la Seine St Denis.

Je sais qu'il entretenait de bonnes relations dans ce département avec des communistes, il était même devenu l'ami de Georges Valbon, maire Communiste de Bobigny et Président du Conseil Général.

Je pense que c'est le bon chemin à prendre sans pour autant que chacun renie ses propres convictions.

Chacun peut rester ce qu'il est.

Et j'en terminerai avec un extrait d'un poème de Maurice Thorez :

« Avec toi nous dirons à ceux qui croient en Dieu :
A quoi bon discuter sur la splendeur des anges ?
Vous peinez ici-bas avant d'aller aux cieux
Frères, unissons-nous, et tous de notre mieux.
Luttons pour ramener plus de blé dans nos granges ! »

Le Parti Socialiste est-il de droite ou de gauche ?

Un jour, un ami, qui s'appelle Chino, arrive à l'improviste, mais il en est ainsi chez moi. Je reçois sans rendez-vous et jamais je ne mets personne à la porte sauf une fois, j'allais l'oublier, et pourtant il s'agit d'un médecin.

J'habitais Côte à Moussu à St Brieuc, un modeste appartement de deux pièces lorsque ce médecin arrive à notre demande pour une visite médicale.

Je ne le connaissais pas encore, j'étais Briochin seulement depuis quelques mois. Lui devait me connaître ou tout au moins mon engagement politique, puisqu'il engage la conversation sur ce sujet. J'ai senti très vite qu'il n'était pas communiste mais pas un adversaire pour se conduire en « salaud » et je pèse mon mot.

Lorsqu'il me dit sur un ton provocateur que Guy Moquet, ce jeune lycéen de 17 ans, interné à

Chateaubriand et fusillé en 1941 était mort pour la gloire, mon sang ne fit qu'un tour et une colère terrible s'empara de moi, rendant sans doute mon visage méchant. Il considérait sans doute comme Alain Duhamel qu'un communiste est un animal nuisible et qu'il faut le supprimer.

Je prie ce cher médecin par le fond de la culotte et le jetai dans la ruelle qui passait devant ma maison. Je vous assure qu'il montait la côte à toute vitesse sans se retourner car si j'étais en colère, lui avait une trouille terrible à chier dans son froc.

Il n'y a pas de danger que pendant l'occupation allemande cet individu ait pu mourir en héros.

Je ne revis plus ce médecin, il faisait tout pour m'éviter et moi le dégoût qu'il m'inspirait ne m'encourageait pas à la rencontre.

Mais ce triste individu est une exception à la règle dans sa profession, j'ai une meilleure opinion des médecins en général.

S'il arrive à ce monsieur de lire mon livre, je suis prêt à lui dire les yeux dans les yeux ce que je pense de lui.

Mai j'oubliais Chino qui m'a posé une question et qui attend une réponse. Je vais lui dire que depuis sa

naissance en 1905, le Parti Socialiste a pâli et surtout depuis le congrès de Tours en décembre 1920 où les socialistes se sont divisés.

Deux motions s'affrontaient à ce congrès : celle de Marcel Cachin pour l'adhésion à l'Internationale communiste et celle de Lougeret-Blum qui était contre.

La première, celle de Cachin recueillit 3 208 mandats et l'autre 1 022 mandats.

C'est ainsi que naquit le Parti Communiste Français avec la majorité des membres du Parti Socialiste et que la minorité avec Jean Longuet et Paul Faure continuèrent le Parti Socialiste avec ce que l'on appelait à l'époque les dissidents.

L'internationale Communiste s'était fixée comme objectif d'arracher les travailleurs à l'enlèvement opportuniste et de les gagner à l'idée de la lutte des classes. Quand aux minoritaires de l'ex P.S, ils glissaient sur une ligne opportuniste de collaboration de classe.

Tantôt, on le trouve à droite et tantôt à gauche. Tout dépend du rapport de forces en présence à tel ou tel moment de la vie.

S'il considère qu'il peut trouver avantage en s'alliant avec la droite il le fait, et s'il peut trouver un profit en s'alliant avec les Communistes il le fait aussi.

C'est ainsi par exemple, qu'en 1936, nous avons contribué à la naissance du Front Populaire et à sa victoire. Nous avons soutenu le gouvernement présidé par Léon Blum pour l'application d'un programme de progrès social et de démocratie.

J'ai été profondément marqué dans ma jeunesse par l'année 1936 puisque j'avais onze ans. Ce fut le début de mon éveil à la vie politique et c'est sans doute pour cela que mon instituteur Anastase Briand m'appela « Blum ». Je me souviens aussi de la campagne électorale de cette même année qui conduisit à la victoire du Front Populaire.

Je me souviens d'avoir assisté à une réunion publique dans la cour de l'école de l'Ile Grande avec le candidat socialiste, il s'appelait Philippe.

Les carriers qui rentraient chez eux après leur journée de travail passaient obligatoirement devant l'école, c'est sans doute pourquoi ce lieu fut choisi.

Je revois encore une barrique de cidre, dans la cour de l'école, que le candidat avait fait venir ; il y a des petits souvenirs comme cela qui frappent. Et les carriers passaient à tour de rôle avec leur bol au cul du fût.

Puis le candidat prit la parole, le discours ne fut pas long. Philippe leur dit : « Vous me connaissez et moi je vous connais aussi, je sais que vous me faites confiance et que vous pouvez compter sur moi.

Je ne vais donc pas vous faire un discours, le mieux c'est que nous chantions ensemble l'internationale. C'est ce qu'on fit.

Philippe, petit cultivateur de Brélévéné fut brillamment élu député. Marcel Hamon qui était le candidat communiste et qui fit un score remarquable au premier tour se désista pour lui.

Je ne peux m'empêcher à ce moment du récit de vous dire que Marcel Hamon avait pour l'aider dans sa campagne, Yvonne, une jeune institutrice comme chauffeur, elle était d'ailleurs la seule communiste, je crois, à posséder une voiture dans la circonscription à l'époque.

Et, cette Yvonne était paraît-il une amie intime de Philippe, on a même dit qu'ils étaient presque fiancés et que le mariage était en vue.

Cette Yvonne, on l'appelait la « Vierge rouge »

Elle resta rouge toute sa vie mais je ne peux pas affirmer qu'elle conserva pour l'éternité sa virginité.

Par contre, il est vrai que le mariage avec Philippe ne se fit pas. Je n'en connais d'ailleurs pas les raisons. Peut-être que le candidat socialiste n'avait pas apprécié que son joli cœur soit le chauffeur du candidat communiste.

Il suffit de peu de choses dans la vie pour que deux êtres qui s'aiment se séparent.

Pour la « Vierge Rouge », il se produisit sur le tard un évènement inattendu, elle avait décidé de se marier alors qu'elle avait dépassé la soixantaine. A cet âge l'on commence à penser à autre chose car les besoins sont différents. Mais aujourd'hui ce n'est plus le cas. A soixante ans, on est encore jeune et plein d'ardeur mais il y a cinquante ans de cela, on était déjà vieux.

Yvonne m'apprit la bonne nouvelle de ses épousailles par hasard. C'était un dimanche dans la soirée, j'étais à la gare de St Briec pour poster du courrier lorsque le train de Paris arriva et notre future jeune mariée avec.

Je dis à Yvonne : « Où vas-tu », « je n'en sais rien », me dit-elle, et c'était vrai. Elle partait comme ça sans but précis. Alors je lui dis : « Viens passer la nuit à la maison », c'est ce qu'elle fit et c'est là qu'elle m'apprit la nouvelle en disant : « Et je suis amoureuse ».

Je la félicitai pour avoir retrouvé sa jeunesse et je lui souhaitais beaucoup de bonheur. Yvonne, passait tout son temps en dehors de ses heures d'école au service de son parti. Elle vivait entièrement pour lui comme la sœur d'Emilie pour l'Eglise.

C'est sans doute pourquoi elle avait oublié de se marier mais il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Mais Chino, à force de bavarder, je ne sais pas si je vais arriver à répondre à ta question, peut-être quand même vais-je y arriver en évoquant le Front Populaire.

Notre parti, tu sais joua, un rôle considérable dans la naissance du Front Populaire.

Dans le journal radical-socialiste « La République » on pouvait d'ailleurs lire : « Les générations de l'avenir devront être reconnaissantes au parti communiste du rôle considérable qu'il a joué dans la constitution du Front Populaire ».

Les 72 députés communistes apportèrent un soutien sans faille au gouvernement que présidait Léon Blum.

Au cours du débat d'investiture Jacques Duclos déclarait à l'Assemblée Nationale :

« La population laborieuse de notre pays a manifesté solennellement sa volonté de voir appliquer le programme de rassemblement populaire.

C'est à cela que va s'employer le nouveau gouvernement et, pour notre part, nous entendons l'aider de toutes nos forces à répondre aux espérances de la France »

Des lois importantes furent votées comme par exemple :

- _ Les congés payés
- _ La semaine de 40 heures
- _ Les conventions collectives
- _ La prolongation de la scolarité obligatoire
- _ L'office national du blé
- _ Les grands travaux
- _ Etc...

Maintenant, Chino, je peux te dire que oui, en 1936 le Parti Socialiste était à gauche et fit du bon travail.

Il ne pouvait en être autrement en raison de la puissance du mouvement populaire et de la forte influence du Parti Communiste.

Mais, il y eut par la suite la « pause ». En effet Léon Blum avait considéré qu'il n'était plus possible de poursuivre la politique du progrès social et qu'il fallait marquer un temps d'arrêt. Ce fut le début du glissement du Parti Socialiste vers une politique de droite.

Permet-moi Chino de te rappeler aussi la politique de non-intervention du gouvernement de Léon Blum en Espagne, politique que le peuple espagnol a payé de son sang puisqu'elle l'a privé des moyens qui lui auraient permis de faire face victorieusement à la rébellion des généraux fascistes et de l'intervention étrangère de l'Allemagne et de l'Italie.

Un jour, Léon Blum a reçu dans son bureau de Matignon, une délégation du Front Populaire espagnol venu lui demander d'en finir avec sa politique de non-intervention et la levée du blocus.

Il a répondu : « En vérité, je suis torturé ! Je vous comprends. Je suis d'accord avec vous ! Mais... je ne puis agir autrement. »

Blum ne revint pas sur sa décision et laissa ainsi assassiner la jeune république espagnole démocratiquement élu en 1936.

On peut penser logiquement que si le gouvernement français avait pris ses responsabilités de solidarité démocratique, il eût été plus difficile à Hitler de déclencher la deuxième guerre mondiale.

Là, mon vieux Chino, je suis obligé de te dire que le Parti Socialiste s'est situé à droite et je le regrette.

Puis nous sommes en 1938 et c'est Munich.

Les accords qui portent le nom de cette ville allemande furent signés par Daladier et Chamberlain. Ils amputaient la Tchécoslovaquie d'une de ses provinces considérée comme décisive pour assurer sa sécurité, au profit de l'Allemagne Nazie.

Dans le « Populaire » du 1^{er} octobre 1938, on pouvait lire sous la signature de Léon Blum : « On peut reprendre son travail et retrouver son sommeil, on peut jouir de la beauté d'un soleil d'automne ».

Malheureusement, une année plus tard ce fut la guerre.

A propos des accords de Munich, il n'est pas inutile de rappeler ce que déclarait le dirigeant communiste Gabriel Péri qui trois ans plus tard devait être fusillé par les hitlériens : « Nous ne prenons pas place dans la brigade des acclamations, nous sommes persuadés que la menace que connaissent des milliers d'hommes en France et en Europe est plus grave aujourd'hui qu'elle n'était hier. »

Il est évident aujourd'hui que les accords de Munich comme le déclarait encore Gabriel Péri « ont signé la défaite sur le corps mutilé d'un peuple libre ».

Il n'est sans doute pas inutile non plus de rappeler que les accords de Munich furent votés par tous les députés à l'exception des 72 députés communistes, de Henri de Kérisis, un royaliste, et du député socialiste de la Côte d'Or Jean Boulay.

A ce propos Jacques Duclos a écrit dans ses mémoires : « La capitulation de Munich, loin de sauver la paix ou d'assagir l'Allemagne hitlérienne, devait au contraire lui donner des nouvelles raisons d'accentuer sa politique expansionniste. »

Je précise que le P.C.F était le seul en tant que Parti à dénoncer les dangers de guerre et à appeler le peuple de France à l'union et à l'action pour empêcher une nouvelle guerre mondiale.

C'est pourquoi aussi le 26 août 1939, les journaux « l'Humanité » et « Le soir » furent saisis et deux jours plus tard ce fut le tour de l'« Avant-garde » et de la « Terre » de subir le même sort. Des perquisitions étaient effectuées dans les locaux ou les appartements des militants communistes, les réunions publiques interdites, des militants arrêtés et condamnés.

Pendant ce temps-là, les agents de la 5^e colonne agissaient au grand jour avec la complicité de ministres français ; les forces armées françaises étaient paralysées, elles n'avaient pas les moyens

d'arrêter l'agression hitlérienne. La France trahie fut rapidement occupée par les armées allemandes.

Crois-tu, François Chino, que les partis qui ont soutenus Munich méritaient de se dire de gauche ?

Il en fut de même pour le vote de confiance à Pétain, tous les députés à part les communistes et deux autres votèrent pour.

J'ai bien connu un député socialiste des Côtes du Nord, il s'appelait Philippe qui ne s'est jamais remis d'avoir émis un tel vote. Il en fut déshonoré pour la vie.

Je l'ai rencontré à plusieurs reprises chez sa sœur Maria qui était directrice d'une école maternelle à Lannion et qui était communiste.

Lui, Philippe, ne vint pas rejoindre le P.C, je crois qu'il éprouvait un sentiment de honte après son vote de confiance au Maréchal, ce qui l'empêchait de faire le pas mais je sais qu'il votait communiste.

Que te dire encore ?

Qu'en 1947 le socialiste Ramadier chef du gouvernement mettait à la porte de son gouvernement les ministres communistes mais comme on l'a vu, ce n'était pas pour faire une politique de progrès social.

Que ce parti fut partie prenante dans les guerres coloniales comme par exemple au Vietnam et en Algérie.

Le 11 Mai 1950, des combattants de la paix manifestaient à St-Brieuc, arrêtant un train venant de Brest et transportant des canons pour l'Indochine. Dix d'entre eux furent arrêtés et passèrent sept mois en prison et deux furent recherchés.

Quelques jours plus tard, c'était je crois le 20 mai, j'ai lu qu'un député socialiste, il s'appelait Antoine avait écrit dans son journal que « Sept briochins sont arrêtés pour la gloire de Staline ».

Les manifestants de ce jour-là, étaient loin d'avoir une pensée pour Staline, ils voulaient simplement exprimer leur volonté que cesse la guerre d'Indochine ruineuse et meurtrière pour la France mais injuste à l'égard du peuple de ce pays qui se voulait libre et indépendant. Ce peuple se battait comme le peuple français s'était battu contre l'envahisseur nazi.

En approuvant l'arrestation des combattants de la paix de St-Brieuc, Antoine soutenait la guerre qui se faisait à des milliers de kilomètres de chez nous pour maintenir la colonisation d'un peuple qui se voulait être maître chez lui.

Mais heureusement il y eut aussi des hommes et des femmes, autres que les communistes à agir pour mettre fin à ces guerres et notamment des socialistes.

Je me souviens que pendant notre emprisonnement et pendant notre procès des personnes comme l'écrivain catholique Pierre Debray, l'abbé Auffret et des socialistes et socialisant comme Albert Guille, Edouard Luby, Pierre Lorguilloux vinrent nous apporter leur soutien et demander notre acquittement.

Je me souviens de M. Jean Nicolas, maire républicain de St Brieuc, élu sur liste S.F.I.O, officier de la Légion d'Honneur, venant dire au tribunal de Paris : « Je veux dit-il situer ma déposition et l'éclairer de son véritable jour.

Je ne suis pas communiste. Je ne le serai sans doute jamais, je suis indépendant, je ne reçois de directives de personne et suis avant tout une loi : celle de ma conscience.

Fils de soldat, j'ai été vite habitué à une discipline sévère. Je suis le père d'un officier de carrière, sorti d'une grande école, il a suivi son chemin, il a donné sa vie. »

Et il poursuit en disant : « Je connais tous les inculpés et plus particulièrement deux, Félin et Auffret qui sont mes conseillers municipaux. »

Il dit encore : « Je puis vous dire, que j'éprouvais une certaine appréhension d'avoir dans mon conseil municipal un groupe d'élus communistes si important ; eh bien, j'ai trouvé chez lui une régularité une compréhension que je n'attendais pas. Après la discussion, qu'ils triomphent ou qu'ils soient battus, ils accueillent la décision avec le même calme ».

En conclusion, Jean Nicolas dit au tribunal combien il craignait la réaction de la population briochine si le verdict n'était pas celui qu'elle attend ».

Je vais encore te rappeler mon cher Chino qu'en 1951 la loi électorale sur les apparentements ne fut pas une loi qui allait permettre de faire une politique de gauche.

Elle allait surtout permettre des alliances un peu partout en France du Parti Socialiste avec les partis de droite.

Il en fut ainsi dans les Côtes du Nord où le Parti Socialiste s'apparenta au M.R.P et à Pleven.

Ces trois partis raflèrent les sept sièges de députés. Le M.R.P en eut trois, le parti de Pleven deux et le Parti Socialiste deux : Antoine Mazier et Alexandre Thomas. On vola ainsi les deux sièges que détenait le Parti Communiste avant cette élection et qu'il aurait

conservé avec la proportionnelle, seul scrutin juste donnant à chaque parti un nombre d'élus correspondant à son influence.

Puis, nous voici en 2005, c'est le référendum sur l'Europe, il y a les partisans du oui et du non. Le Parti socialiste est divisé, sa majorité, appelle à voter oui mais de nombreux socialistes comme Laurent Fabius, Claude Saunier Sénateur, Alain Gouriou, Gaubert... sont partisans du non.

Le peuple français dans sa majorité en votant non et en rejetant le projet de constitution européenne ne s'est pas prononcé contre l'Europe mais contre la politique néo-libérale qu'elle contient.

Avec la victoire du non en France et aux Pays Bas, c'est l'Europe libérale qui a été rejetée dans un débat d'une grande portée politique.

C'est un succès aussi pour les forces progressistes en France et en Europe pour l'avenir et pour la constitution d'une autre Europe.

Dans cette campagne du référendum, l'on ne peut que regretter la position officielle du Parti Socialiste qui a fait cause commune avec les forces réactionnaires de France et d'Europe.

« Mon cher Edouard, me dit Chino, excuse-moi de t'interrompre mais je te trouve un peu sévère à l'égard du Parti Socialiste ». En effet, c'est peut-être vrai, moi aussi je me suis posé la même question, je me suis demandé si mes critiques servaient la cause de l'union ou pas, s'il ne fallait pas mieux se taire et oublier ce que l'on peut reprocher au Parti Socialiste dans son histoire.

Puis à la réflexion, j'ai pensé que se taire, ne pas dire ce que l'on pense, serait manquer de courage et ne servirait pas la cause de l'union à laquelle je suis profondément attaché.

Si l'union doit se faire dans la confusion pour servir par exemple des intérêts électoraux seulement, elle ne peut-être solide.

C'est par exemple ce qui s'est produit avec le programme commun élaboré par le Parti Communiste, le Parti Socialiste et les radicaux de gauche, il fut signé par Waldeck Rochet, François Mitterrand et... Fabre en 1972.

Ce programme s'il avait été appliqué, il aurait permis des réformes démocratiques profondes et d'aller vers toujours plus de progrès social.

Les communistes firent de gros efforts pour le faire connaître en le diffusant à 1 million d'exemplaires pendant que le P.S n'en diffusait que 10 000.

Nous avons la volonté de faire que la grande masse des travailleurs, des démocrates s'en emparent pour qu'ils deviennent des acteurs de son application.

Fallait-il dire ou pas que le P.S n'avait pas mis la même ardeur que nous pour le diffuser ?

Peut-être n'était-il pas convaincu qu'un jour, il faudrait l'appliquer ?

Cette inquiétude nous a été confirmée par la bouche de François Mitterrand.

Il se trouvait à Vienne à un congrès de l'Internationale Socialiste où certains délégués lui reprochèrent d'avoir signé un tel programme avec le Parti Communiste.

Il les tranquillisa sur ses intentions en déclarant qu'il l'avait fait pour piquer trois millions de voix au P.C.F.

Alors Chino, faut-il dire ces choses ou ne pas le dire ?

Je profite que tu sois là car je ne sais pas si tu as lu mon premier livre « Mémoires » pour te lire les deux pages consacrées à Mitterrand

Je disais : Au cours des derniers mois, beaucoup a été dit et écrit sur Mitterrand.

L'émotion de sa mort passée, le jugement sur l'homme devient plus serein et plus réel.

J'ai voté trois fois pour lui. Aujourd'hui je ne le ferais sans doute plus.

Pourquoi ?

Parce, que, à mon avis, il a trahi les deux camps, celui de la Droite hier, celui de la Gauche depuis.

Il fut Croix de Feu en 1930, Pétainiste après, et ami du tortionnaire Bousquet.

Permetts-moi encore Chino de te rappeler les élections législatives de 1978 où je devais être élu député si...

A ce propos, j'écrivais dans mon livre « Mémoires : Au 1^{er} tour des élections législatives de 1978, j'arrivai largement en tête des candidats de gauche de la circonscription de Saint-Brieuc. J'obtins dans la circonscription 22 250 voix, soit 1 544 voix de plus que le candidat socialiste Yves Dollo et progressai de 3,39 % par rapport aux précédentes élections de la même nature avec un gain de 4 409 voix.

Je devançai même à St Brieuc le 1^{er} adjoint au maire socialiste de 785 voix. C'était un excellent résultat.

« Le Télégramme » du 14 mars écrivait à ce propos : « Jamais à trois jours du 2^e tour, le Parti Communiste n'a eu autant de chances de l'emporter.

La troisième constatation est que ses chances ont été vérifiées.

Edouard Quemper bénéficie, c'est certain d'une côte personnelle très élevée, d'une expérience ancienne et de la présence d'une organisation sans faille.

Souligner l'absence d'Yves Le Foll, député sortant, en tant que personnalité pouvant prétendre à un prestige égal ou supérieur, n'explique pas d'une manière complètement satisfaisante, la remarquable poussée du P.C.F dans toute la circonscription ! »

Le journaliste J-Y Collin citait quelques exemples de cette poussée extraordinaire :

« A Plédran le nombre de voix de Quemper passait de 629 en 1973 à 934 en 1978 ; de 339 à 616 à Langueux, de 467 à 855 à Trégueux, de 86 à 151 à St Donan, de 192 à 282 à Etables sur Mer, de 198 à 280 à Binic, de 594 à 740 à Lamballe, de 39 à 112 à Coëtmieux, de 272 à 492 à Plaintel, de 1 111 à 1 733 à Ploufragan... »

Et il concluait : « poussée qui place Edouard Quemper en tête de la Gauche . »

Il est vrai qu'au cours de la campagne, nous pensions avec Joseph Erhel, maire d'Erquy, qui était mon suppléant, que nous avions le vent en poupe.

Nous étions persuadés que nous allions réaliser de gros progrès sans pour autant espérer arriver en tête de la gauche.

Nous étions des battants et cette campagne fut menée « tambour battant » avec un esprit conquérant.

Des centaines de camarades et d'amis qui participèrent à cette campagne étaient animés du même esprit.

Le journaliste du « Télégramme » que je citais plus haut titrait son article : « Un député communiste si la discipline joue à plein à gauche. »

En effet, si l'on additionnait les voix du P.C.F 22 250, du P.S 20 716 , plus celle du Front autogestionnaire breton P.S.U 1 221, de l'U.D.B 437, de Lutte Ouvrière, de l'Union Ouvrière Paysanne et de la Ligue Communiste Révolutionnaire, nous arrivions à un total de 46 261 voix, soit 6 756 voix de plus que les voix de droite.

Aussi, J-Y Collin écrivait : « 6 756 voix, cela est considérable. Et s'il s'agit vraiment, toutes divergences gommées, de » battre la droite », les chances d'Edouard Quemper restent intactes. »

Il avait raison, la victoire de la Gauche était largement possible. Mais je fus néanmoins battu par le candidat de droite Sébastien Couépel de 3 576 voix.

Le 20 mars 1978, Ouest-France titrait : « St-Brieuc : un mauvais report des voix à Gauche. »

Je laisse le soin au journaliste de cet article de commenter ce résultat.

« Si toute la gauche joue le jeu... » disait la semaine dernière Edouard Quemper, sans achever sa phrase. Eh bien, il n'apparaît pas qu'elle l'ait joué hier. Non seulement le P.S avait perdu le siège de M. Le Foll, mais le représentant du P.C devenu candidat unique de toute la gauche, vient de perdre à son tour au bénéfice de la majorité. »

Et il poursuivait : « A St-Brieuc, l'alternance a joué une fois de plus. En 1973, Le Foll succédait à M. Charles qui lui avait lui-même ravi le siège en 1968.

Or, ni son dauphin, M. Dollo, distancé le 12 mars, ni M. Quemper, n'ont pu empêcher la majorité de l'emporter cette fois au 2^e tour. »

Il manque en effet 3890 voix à M. Quemper par rapport au report mathématique des voix de gauche et de l'extrême gauche. La répugnance d'une fraction de l'électorat socialiste à voter pour le P.C.F ressort aussi des 915 bulletins blancs ou nuls supplémentaires dénombrés hier soir. »

« A St Brieuc, disait-il encore, pour 865 votants de plus, le représentant de la majorité améliorerait son score de 2 021 voix. Bien qu'arrivé en tête, M. Quemper a dû concéder avec amertume un déficit de 1 775 suffrages sur ceux qu'il pouvait espérer du scrutin précédent. »

Je suis assez d'accord avec l'analyse de ce journaliste.

En vérité, les dirigeants du PS ont préféré l'élection d'un député de droite à celle, d'un député de gauche, en l'occurrence d'un communiste.

Après avoir mené campagne pour faire élire la liste du P.S aux municipales il y a un an, le candidat communiste et son parti méritaient sans doute moins d'ingratitude.

Il est aisé de comprendre le calcul du P.S.

Ses dirigeants se sont dit : il faut empêcher l'élection d'un député communiste sinon, nous ris-

quons de perdre plus tard aux municipales la direction des affaires de la ville.

C'est ainsi, qu'en faisant campagne publiquement en faveur du candidat communiste, le P.S faisait en même temps une campagne souterraine et sournoise pour le contraire, en préconisant le vote nul ou l'abstention mais aussi le vote en faveur de la droite pour les militants les plus sûrs.

J'en ai la preuve.

Une telle attitude nous est étrangère mais elle existe ailleurs, même chez nos alliés .

Je ne serai donc pas député mais je suis serein, j'ai la conscience tranquille.

Mes nuits ne sont pas hantées par l'idée d'avoir commis une mauvaise action. J'ai une autre conception de la politique qui consiste à être honnête en toute circonstance, à faire de la politique pour servir et non pour se servir.

Fallait-il Chino au nom de l'union taire ces faits ?

Je ne le pense pas.

L'union, pour qu'elle soit solide et durable doit se bâtir dans la sincérité en dehors des ambitions

personnelles des uns et des autres, elle doit se faire pour servir et non pour se servir.

Malheureusement, ce n'est pas ce qui se passe si l'on sait écouter et regarder autour de soi.

Actuellement, par exemple et depuis quelques mois, la radio, la presse, la télévision parlent beaucoup d'élections présidentielles, les candidats à droite et à gauche se bousculent au portillon, ils jouent des coudes, ils sont tous meilleurs les uns que les autres. Il y a même un capitaine qui avait abandonné son bateau dans la tempête, qui sort la tête de l'eau pour offrir ses services et il dit : « Cette fois ci, je suis prêt à affronter n'importe quelle tempête et je n'abandonnerai plus mon navire quoiqu'il arrive. »

Crois-tu Chino que l'on peut faire confiance à de tels capitaines ?

Ce spectacle m'indigne car tous ces candidats pensent d'abord à eux avant de penser aux travailleurs, à leur pays et aux peuples qui dans le monde souffrent et meurent avant l'âge.

Dans cette comédie, le P.S. ne donne pas le bon exemple.

Alors Chino, tu vas peut-être me trouver toujours un peu sévère ?

C'est vrai, dans mon premier livre, j'avais écorché le P.S et je le fais encore dans celui-ci en reprenant ce que je disais il y a presque dix ans : Je m'excuse auprès des camarades socialistes. Mais je l'ai fait volontairement.

Je pense qu'il le mérite. Je ne l'ai fait, non pas dans un esprit de critique partisane, mais pour qu'enfin, ce parti comprenne qu'il faut mettre ses actes en concordance avec le langage de gauche qu'il tient.

Il faut mettre fin et le plus vite possible à cette attitude qui consiste à faire des promesses électorales de gauche et à pratiquer une politique de droite.

Depuis un demi-siècle et même bien plus, les choses en sont ainsi. Il n'y a rien d'étonnant à ce que beaucoup d'électeurs de gauche soient désorientés, découragés, qu'ils baissent les bras et n'aillent plus voter.

Ils disent : « Après tout, que ce soient les uns ou les autres qui l'emportent, ce sera la même chose. »

Il faut redonner le moral à ces électeurs, mais pour cela, il n'y a pas trente six solutions, mais une seule : l'union de la gauche pour faire une politique de gauche.

Il ne faut pas non plus oublier ce que l'expérience nous a enseigné.

Pour que la gauche majoritaire fasse une politique conforme aux aspirations du peuple, il faut un Parti Communiste influent.

A chaque fois que le P.C.F est sorti affaibli d'une consultation électorale, nous avons assisté à une politique de régression sociale. Ce fut le cas par exemple en 1951, en 1958 et plus encore aujourd'hui.

En tous les cas, au premier tour des présidentielles, je ne me tromperai pas d'adresse, je voterai Marie-Georges Buffet.

Pour le second, on verra mais je dis déjà que je n'ai aucune sympathie pour un « Tony Blair ».

Je disais tout à l'heure que le parti socialiste avait pâli depuis 1905. Sous l'ère de Mitterrand, cela s'est aggravé. L'abandon du drapeau rouge pour le rose en est un signe mais attention on ne peut pas plaire à tout le monde à la fois, n'est ce pas Capitaine Jospin .

Le Non victorieux au dernier référendum aurait pu être l'élément qui rassemble tous les partis de gauche et des organisations démocratiques pour se donner un candidat unique aux présidentielles.

Si cela n'a pas été possible, la majorité de la direction du P.S en poste en porte la responsabilité : elle n'a pas voulu reconnaître son échec et remettre en cause son oui, mais aussi à cause des nombreuses ambitions à la présidence.

On peut changer la vie, oui mais...

Dans cette cinquième partie de mon livre, je vais peut-être apparaître comme un militant à l'esprit étroit, qui ne croit qu'aux valeurs qui viennent de son propre parti et que celles qui viennent d'ailleurs sont à rejeter.

Ce n'est pas vrai, mais cela peut apparaître comme tel.

C'est peut-être une déformation de mon esprit du fait que dans ma vie je n'ai appartenu qu'à un seul parti et que cela peut apparaître comme une lacune pour ceux qui sont passés par des maisons de cultures politiques différentes et que par conséquent je ne me suis pas encore débarrassé de la « pensée unique ».

Je dois d'ailleurs dire, que j'éprouve une certaine fierté à n'avoir pratiqué qu'un seul parti. Si par malheur, je m'étais égaré ailleurs, je n'y serais sans doute pas rester longtemps.

Je me serais très vite aperçu que j'avais fausse route.

Pour ma part, j'ai adhéré à un parti pour servir une cause, un idéal et non pour me servir.

D'autres aussi l'on fait comme moi sans y faire le même choix.

Depuis que je milite et il y a déjà longtemps de cela, j'observe autour de moi des militants de mon parti mais aussi d'autres partis. Chez eux comme chez nous, il y en a qui sont sincères et dévoués.

J'observe aussi que certains changent lorsqu'ils montent « en grade » comme élus ou dirigeants, « ça leur monte à la tête », comme on dit et même pour certains ils deviennent carriéristes et leur comportement devient calcul en raison de l'idée qu'il se font de leur avenir.

Chez nous, cet état d'esprit n'existe qu'en de très rares exceptions. Il se voit plus ailleurs.

En ce moment, à l'approche des élections présidentielles, ça apparaît encore plus vrai. On peut même dire que ça se bouscule à droite mais plus encore au Parti Socialiste. On joue des coudes et l'un dit à l'autre : « Retire-toi, c'est moi le meilleur ! ».

J'en ai honte pour eux, ce spectacle pour ne pas dire ce cirque est indécent.

Ces messieurs candidats veulent pourtant se faire passer pour de grands personnages, pour des élites de la Nation. Ils n'ont aucune pudeur. On voit même un capitaine, comme je l'ai déjà dit qui en 2002 avait fait naufrage et abandonné son bateau, sortir de l'eau et dire avec force à qui veut l'entendre. « Cette fois-ci, je suis prêt pour affronter n'importe quelle tempête ».

Comment peut-on faire confiance à de tels hommes qui se préoccupent de leur propre personne avant de s'occuper de leur pays qui souffre et qui aspire à une autre vie ?

Il n'y a rien d'étonnant, à ce que des électeurs se dégoûtent de la politique et s'abstiennent. Il n'y a rien d'étonnant à ce que des travailleurs expriment leur colère à l'égard de certains élus qui tournent le dos à leurs promesses.

Il est temps, grand temps de moraliser la vie politique.

Il est surtout nécessaire que des gens de gauche qui ont des responsabilités disent clairement que l'on ne peut pas faire deux politiques à la fois. On ne peut pas faire une politique qui favorise à la fois le grand capital et les travailleurs.

Il y a un choix à faire.

Comment se fait-il qu'aujourd'hui, dans un pays riche comme le nôtre, les travailleurs éprouvent de plus en plus de difficultés à vivre ?

C'est d'un côté, le chômage qui s'étend, la précarité qui se généralise, le pouvoir d'achat qui diminue, les entreprises qui licencient, des exploitations agricoles qui disparaissent, les impôts qui augmentent, la sécurité sociale qui est en danger, notre jeunesse qui est sacrifiée (mais alors qu'elle souffre elle ne baisse pas les bras)... et en même temps les profits capitalistes augmentent dans des proportions scandaleuses.

C'est ainsi qu'en 2004, les entreprises ont versé 196 milliards d'euros de dividendes à leurs actionnaires, que Gaz de France affiche pour 2005 un bénéfice en hausse de 29 %, France-Télécom de plus de 90 % entre 2004 et 2005, Danone plus 22 %, Total de 16 %, Michelin 36 %, Renault de 18,7 % etc...

D'un côté, il y a de plus en plus de gens à vivre difficilement dont certaines sont dans la misère et de l'autre les fortunes sont de plus en plus importantes pour ne pas dire scandaleuses.

Si l'on veut changer cet ordre des choses, il faut donner une part plus grande aux richesses produites par le travail et réduire les profits capitalistes.

Il n'y a pas de mystère.

Je rappelle souvent cette loi marxiste en matière économique qui dit que lorsqu'il y a enrichissement à un pôle, il y a appauvrissement à l'autre pôle.

Pour donner plus aux uns, il faut réduire la part des autres.

Une autre question à laquelle je voudrais faire réfléchir.

Pourquoi, ce qui a été possible en 1936 et à la Libération ne le serait-il pas aujourd'hui ?

Cette année là, j'avais 11 ans et je garde des souvenirs vivants de la lutte des carriers de l'Île Grande.

Ils étaient plus de 200, ils travaillaient durs et gagnaient peu. Ils menèrent une grève longue et difficile puis ce fut la victoire du Front Populaire avec pour la première fois les 15 jours de congés payés et la semaine de quarante heures.

Ainsi pour la première fois de leur vie, les ouvriers avaient droit aux congés, à une durée moins longue de la semaine de travail et à un salaire plus important.

A cette époque les patrons, à l'Ile Grande (ils étaient petits mais ils tenaient à tort le même langage que les gros), disaient qu'avec de telles revendications, nous allions ruiner le pays et que nos petites entreprises allaient disparaître.

Le résultat fut inverse, les entreprises ne disparurent pas mais elles devinrent plus prospères, le bâtiment se développa, le commerce et l'artisanat connurent des jours meilleurs et les touristes firent leur apparition sur nos côtes.

Pourquoi ? C'est simple.

Parce que l'on a mieux partagé le gâteau produit par le travail avec une part plus grande pour les ouvriers et une part plus petite pour les possédants.

Il n'est pas inutile non plus de rappeler que pendant l'Occupation nazie des hommes et des femmes, des responsables d'organisations clandestines ne se préoccupèrent pas seulement de libérer les pays mais de préparer aussi l'avenir de la France libérée.

C'est ainsi, que fut adopté à l'unanimité le 15 mars 1944, le Programme du Conseil National de la Résistance et remis par Louis Saillant alors Président du Conseil National au Général De Gaulle dès son arrivée à Paris.

Ce programme était un véritable programme de gouvernement.

Parmi des mesures à appliquer dès la Libération, on peut dire que ce programme s'engageait à défendre l'indépendance politique et économique de la nation, à rétablir la France dans sa puissance, dans sa grandeur et dans sa mission universelle.

Ce programme s'engageait aussi à : Rétablir la démocratie la plus large avec le rétablissement du suffrage universel, la pleine liberté de pensée, la liberté de la presse, l'égalité absolue des citoyens devant la loi etc...

Sur le plan économique ce programme s'engageait à rétablir une véritable démocratie économique et sociale qui impliquait l'éviction des grandes féodalités économiques et financières de la direction de l'économie, le retour à la nation des grands moyens de production, des sources d'énergie, des richesses du sous-sol, des compagnies d'assurances et des grandes banques etc...

Sur le plan social, ce programme devait permettre d'aboutir à un rajustement important des salaires et des traitements, la garantie du pouvoir d'achat national par une politique tendant à une stabilité de la monnaie, un

plan complet de sécurité sociale, la sécurité de l'emploi, l'élévation du niveau de vie des travailleurs de la terre par une politique de prix agricoles rémunérateurs, une retraite digne pour les vieux travailleurs etc...

Aujourd'hui, tout est remis en cause. Il s'agit pour le grand patronat, les hommes politiques à son service, d'en finir avec les grandes conquêtes de la Libération.

Alors que la France est plus riche, beaucoup plus qu'hier, les hommes qui gouvernent le pays au service du grand capital voudraient mettre fin aux grandes conquêtes de 1936 et de la Libération et exploiter encore et toujours plus les travailleurs.

Pour ma part : je n'envie pas ceux qui ont un coffre-fort plein à craquer alors qu'un petit magot leur suffirait.

Je n'envie pas ceux qui possèdent dix maisons, alors qu'une seule leur suffirait.

Je n'envie pas ceux qui....

Mais, je souffre pour ceux qui n'ont rien et qui pourtant mériteraient un peu de bonheur.

La vie est ainsi mal faite, il faut la changer car elle n'est pas juste pour les malheureux.

Mais le grand mouvement de mars et avril 2006 des étudiants soutenu par une grande partie de la population a vu se lever le jour de l'espoir car comme l'a dit Victor Hugo : « Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ».

Pour ma part, je suis heureux de saluer dans ce livre cette jeunesse ardente et généreuse qui s'est levée pour crier haut et fort sa colère sur les difficultés de la vie des lycéens et des étudiants et pour faire barrage aux menaces qui pèsent sur leur avenir.

J'ai été frappé par la grande qualité du mouvement, par sa maturité pour le diriger, pour éviter les provocations, pour préserver l'union et la renforcer avec les autres syndicats, les partis politiques de gauche et toutes les couches de la population mais aussi pour avoir su, fêter une première victoire pour le retrait du C.P.E et avoir su reprendre les études avec des forces intactes pour reprendre le combat quand il le faudra.

Ce grand mouvement m'a permis de mieux comprendre les difficultés de la vie des étudiants de conditions modestes qui sont obligés de travailler pendant les week-end, les vacances, pour subvenir à leurs besoins et pouvoir continuer leurs études.

Ce mouvement m'a permis aussi de mieux comprendre les drames qui sont les leur à la fin des études pour trouver un emploi.

Je connais des étudiants qui ont terminé leurs études depuis un an, qui possèdent licence, maîtrise, masters etc...

Ils pouvaient espérer avoir un emploi convenable mais il n'en est rien. Ils sont contraints de faire des petits boulots au jour le jour par intérim et comme manœuvre.

Un jour ils emballent des jouets dans une fabrique puis on les trouve déplaçant une piscine, à faire le ménage dans une grande surface, à faire la circulation sur des travaux routiers etc...

Je regrette aussi de voir paraître dans des placards publicitaires des journaux offrant des emplois dans les mairies, mentionné « expérience exigée ou souhaitée ».

Ces mots « exigée ou souhaitée » sont une insulte pour les jeunes étudiants et provoquent leur colère.

Comment un jeune, qui vient de terminer ses études, qui n'a exercé aucun emploi peut-il avoir acquis une expérience ? Et cette expérience il ne l'aura jamais si les portes des entreprises et des administrations restent fermées.

A ce propos, je regrette que tous les maires y compris des maires communistes utilisent dans leur publicité de recrutement ces mots terribles.

Je leur dis : « Il faut modifier votre langage de recrutement sinon la colère contre le 1^{er} ministre pourrait aussi, se retourner contre vous ! »

Je suis un animal nuisible...

_ Allo ! bonjour, qui est à l'appareil ?

_ C'est Emilie.

_ Je suis très heureux d'entendre ta voix. Je ne t'ai pas revu depuis le jour où j'ai prononcé ton éloge funèbre au cimetière de l'Île Grande. Je ne te croyais plus de ce monde.

_ C'est vrai, mon corps est mort mais mon esprit est toujours vivant.

_ Mais où es-tu ?

_ Je suis très haut dans le ciel, au paradis.

_ Je n'en suis pas surpris, tu es à la place que tu mérites. Mais pourquoi m'appelles-tu ?

_ Tu sais là, où nous sommes, nous avons pris la décision de ne pas communiquer avec le monde des vivants sauf pour le cas où nous le jugeons nécessaire.

J'ai appris, il y a quelques jours en écoutant la télé par la bouche d'un journaliste, que j'étais devenue un animal et pas n'importe lequel puisqu'il est « nuisible ».

Au premier abord, j'ai pensé protester par téléphone ou par lettre. Mais finalement, j'y ai renoncé pour ne pas accorder trop d'importance à un petit personnage qui n'en mérite pas.

Mais si tu le rencontres, tu pourras lui dire de ma part que nous sommes trop nombreux pour qu'il fasse disparaître tous les nuisibles de notre race.

Tu pourras lui dire aussi que pendant l'Occupation nazie, j'ai entendu à peu près ce langage : « Communistes pas français » et on les pendaient, les assassinaient, les fusillaient et c'est ainsi qu'à la Libération, on donna au P.C.F le glorieux nom de « parti des 75 000 fusillés ».

— Tu peux compter sur moi Emilie. Je lui dirai sa vérité d'une façon ou d'une autre. Je lui rappellerai puisque sa mémoire est défaillante qu'un animal comme nous, s'appelait Guy Moquet, il avait dix sept ans, il était lycéen, il a été fusillé à Chateaubriand en 1941. Je lui dirai aussi que Gabriel Péri brillant journaliste à l'Humanité, député, fut fusillé au Mont Valérien le 15 décembre 1941. Peu de temps avant sa mort, il écrivit : « Un dernière fois, j'ai fait mon examen de conscience : il est très positif, j'irais dans la même voie si j'avais à recommencer ma vie.

J'ai souvent pensé cette nuit, à ce que mon cher Paul Vaillant-Couturier disait avec tant de raison, que le communisme était la jeunesse du monde et qu'il préparait des lendemains qui chantent ».

Le même jour, c'était au tour de Lucien Sampaix de payer courageusement de sa vie à Caen. Puis Pierre Sémard ancien secrétaire général du P.C.F, leader des cheminots qui fut arrêté pendant la drôle de guerre, est à son tour fusillé.

Il écrivit aussi :

« Ma dernière pensée est avec vous, camarades de lutte, avec tous les membres de notre grand parti, avec tous les Français patriotes... Je meurs avec la certitude de la libération de la France... Adieu chers amis, l'heure de mourir approche. Mais je sais que les nazis, qui vont me fusiller sont déjà vaincus et que la France saura poursuivre le grand combat ».

Avec eux, beaucoup d'autres communistes sont exterminés comme des "bêtes nuisibles".

On pourrait citer Louis Thorez, le frère de Maurice, Pierre Rigault, Mourre secrétaire administratif du Comité Central, Gunsbourg secrétaire de la région d'Ivry, Dalidet, Froissart, Hentgès, des membres du Comité Central : Félix Cadras, Rannier, Rebière, Wodlli, de grands intellectuels comme Politzer, Salomon, Pitaud, Feldman, Decourdemanche. Les deux fils de Martel, le fils de Barel sont fusillés. Danielle Casanova meurt en déportation.

Je pourrai citer encore mes camarades : Emile Coadou, Pierre Blanchard, Loulou l'Hévéder, Yves Luron, Jean Vélo, Charlot Piolet, François Nédélec, mes camarades de combat tués le 23 octobre 1944 par l'explosion d'un obus. Ils étaient tous communistes.

Je te remercie encore Emilie car même au ciel, tu continues le combat. C'est pourquoi, tu resteras éternelle. Ces Duhamel n'arriveront pas à te détruire, à nous détruire

Emilie était fière et heureuse d'être communiste. Moi, je le suis aussi.

Cette fierté, on peut l'éprouver à juste titre lorsque l'on passe quelques instants à se remémorer ce que fut l'histoire du Parti Communiste Français de sa naissance à nos jours.

Il fut, je pense, d'une fidélité sans faille à la cause du peuple, des libertés et de la paix.

Dans tous les grands moments de l'histoire de notre pays, il a toujours été présent.

En 1920, il est né de la lutte contre la guerre, de la volonté affirmée au congrès de Tours de ne plus permettre que se renouvelle le drame où sombra la II^e Internationale socialiste.

Puis, on le retrouve dans les luttes contre l'occupation de la Ruhr, contre les guerres coloniales, du Maroc et de la Syrie en 1935 puis plus tard contre les guerres coloniales du Vietnam et d'Algérie.

En 1934, il est à la tête des combattants anti-fascistes.

N'oublions pas non plus son rôle dans la victoire du Front Populaire en 1936, son action pour aider la jeune république Espagnole qu'on laissa assassiner, pour dénoncer la menace que représentait l'accession de Hitler au pouvoir, pour condamner la signature du traité de Munich.

Il n'est pas inutile de rappeler son rôle décisif dans l'organisation de la Résistance et dès les premiers jours de l'Occupation nazie.

On a vu aussi les ministres communistes à l'œuvre à la Libération, tout particulièrement avec la création de la Sécurité Sociale et du système de retraites par répartition.

Et aujourd'hui, il est avec les étudiants et les lycéens pour que le gouvernement abandonne le C.P.E.

Dans ce livre, je veux aussi faire réfléchir ceux qui le liront à une chose très simple que tout le monde peut vérifier.

A chaque fois que le Parti Communiste a été fort, la politique a été meilleure pour les travailleurs mais lorsque le Parti Communiste est sorti affaibli des élections, elle a été mauvaise pour eux.

Je veux en terminant dire à mes amis croyants et à mes camarades socialistes de ne pas m'en vouloir de trop si j'ai été critique à l'égard de certaines attitudes de l'Eglise et de celles du Parti Socialiste dans l'histoire.

Mais je l'ai aussi été pour moi.

Ce que je souhaite, c'est qu'un jour et le plus tôt sera le mieux, même si nous ne sommes pas d'accord sur tout, c'est que nous réussissions à nous unir pour mener ensemble le bon combat pour le bonheur de notre peuple et des peuples du monde entier.

Edouard Quemper

L'Ile Grande - Mai 2006

CHAPITRES

- 1/ Emilie, croyante et communiste p. 11
- 2/ Pensée unique et culte de la personnalité p. 33
- 3/ Peut-on être croyant et communiste à la fois ? p. 59
- 4/ Le Parti Socialiste est-il de droite ou de gauche ? p. 77
- 5/ On peut changer la vie oui... mais... p.105
- 6/ Je suis un animal nuisible... p. 117
- 7/ Emilie était fière et heureuse d'être communiste. p. 121

Remerciements

Je remercie tous ceux qui ont participé à la confection de ce livre par la fourniture de documents, de photos ainsi que la lecture et la correction des épreuves :

Gérard Lahellec,

Amédée Perrot, Annie Meyer,

Monique et Jeanine, deux petites filles d'Emilie,

Alain Loro,

Louissette et nos enfants : Jeannie, Martine, Fabienne, Yann ;

et notre petite-fille : Charlotte,

Et aussi le personnel de l'Imprimerie Jacq.

EMILIE
croyante et communiste

Edouard QUEMPEL

Dépôt légal : juin 2006

Prix : 12 €

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie Jacq - Saint-Brieuc
02 96 78 61 61

Après "Mémoires", puis "Prison pour une belle Marseillaise" où il retraçait la lutte des Combattants de la Paix de St-Brieuc contre la guerre d'Indochine à l'orée des années 50, Edouard Quemper s'emploie ici à rendre hommage à Emilie "cette belle et grande dame, alors sage-femme sans diplôme", qui aida sa mère à le mettre au monde, une de ces grandes figures populaires trégorroises restées dans la mémoire de plusieurs générations. Elle avait cette particularité, rare à l'époque, d'être à la fois croyante pratiquante et communiste. C'est l'occasion pour l'auteur de faire revivre une époque révolue en même temps que de nous livrer ses réflexions sur son propre itinéraire : un retour sur les dégâts du stalinisme, le comportement du Parti socialiste au fil du temps, un monde qui va mal et qu'il faut avoir la volonté révolue de changer...

Un livre sincère et courageux où la réflexion de l'auteur sur le passé se mêle aux récits et anecdotes qui font aussi de cette figure historique du communisme costarmoricain un conteur de talent.



Né le 17 janvier 1925 à l'île Grande en Pleumeur-Bodou (dans les Côtes-du-Nord, aujourd'hui Côtes-d'Armor), Edouard Quemper s'engage, très jeune, dans la Résistance et adhère au PCF au maquis de Trégrom. A la Libération, il devient directeur d'une coopérative agricole. Membre de la

direction départementale du PCF de 1946 à 1995, il en fut le premier responsable de 1952 à 1965. Elu durant 42 années comme 1^{er} adjoint au maire de Saint-Brieuc, il fut également vice-président du Conseil général des Côtes-d'Armor, conseiller régional de Bretagne et de nombreuses fois candidat aux législatives et aux sénatoriales. Ancien membre du Conseil National de l'Association Républicaine des Anciens Combattants, chevalier de la Légion d'honneur, Edouard Quemper est l'auteur de "Mémoires" (1996) et de "Prison pour une belle Marseillaise" (2001) où il relate le combat des "12 de Saint-Brieuc" contre la guerre d'Indochine.